

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1920-1921. — N° 26

Chez les Touaregs du Hoggar

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 2 Décembre 1920

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

JEAN-ANTOINE STEFANINI

Elève à l'Ecole de Santé militaire

Chevalier de la Légion d'honneur

Né à Sari d'Orcino (Corse), le 6 janvier 1887



LYON

IMPRIMERIE EXPRESS

46, rue de la Charité, 46

1920

Chez les Touareg du Hoggar

Ma ilemmed our isestine.

Ma ilhenni our isegghedh.

Ma d itekkess our ir'erah.

Qu'apprend-il celui qui n'interroge pas?

Que voit-il celui qui n'observe pas?

Que prend-il celui qui n'a rien amassé?

(Proverbe Targui).

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. HUGOUNENQ DOYEN.
J. LEPINE ASSESSEUR.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. AUGAGNEUR, SOULIER, CAZENEUVE, BEAUVISAGE,
LACASSAGNE, TESTUT, POLLOSSON (M.)

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. TEISSIER
Cliniques chirurgicales	ROQUE
Clinique obstétricale et Accouchements.....	BARD
Clinique ophtalmologique	TIXIER
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	BERARD
Clinique neurologique et psychiatrique	FABRE
Clinique des maladies des enfants.....	ROLLET
Clinique des maladies des femmes.....	NICOLAS
Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	LEPINE (J.)
Clinique des maladies des voies urinaires.....	WEILL
Clinique chirurgicale des maladies des enfants.....	POLLOSSON (A.)
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie.....	LANNOIS
Chimie biologique	ROCHET
Chimie organique et Toxicologie	NOVE-JOSSERAND
Matière médicale et Botanique.....	CLUZET
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	HUGOUNENQ
Anatomie.....	MOREL
Anatomie générale et Histologie.....	MOREAU
Physiologie	GUIART
Pathologie interne	LATARJET
Pathologie et Thérapeutiques générales.....	POLICARD
Anatomie pathologique	DOYON
Médecine opératoire	COLLET
Médecine expérimentale et comparée.....	MOURIQUAND
Médecine légale.....	PAVIOT
Hygiène	VILLARD
Thérapeutique.....	ARLOING (F.)
Pharmacologie	ETIENNE MARTIN
	COURMONT (P.)
	PIC
	FLORENCE

PROFESSEURS ADJOINTS

Pathologie externe.....	VALLAS
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN

CHARGES DE COURS COMPLEMENTAIRES

Chimie minérale	BARRAL
Accouchements	COMMANDEUR
Embryologie	HOVELACQUE
Anatomie topographique	PATEL
Botanique	BRETIN
Urologie	GAYET
Stomatologie	TELLIER

AGREGES

MM.	MM.	MM.	MM.
BARRAL	CADE	COTTE	CORDIER
COMMANDEUR	GUILLEMARD	DUROUX	ROUBIER
NOGIER	GARIN	HOVELACQUE	FAVRE
BRETIN	SAVY	TRILLAT	MURARD
LERICHE	FROMENT	SARVONAT	BONNET
THEVENOT (Léon)	THEVENOT (Lucien)	FLORENCE	GRAVIER, chargé des fonctions
TAVERNIER	PIERY	ROCHAIX	

M. BAYLE, secrétaire

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

M. ETIENNE MARTIN, *Président*; M. LEPINE, *Assesseur* ;
MM. CADE et ROUBIER, *Agrégés*.

La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

Chez les Touaregs du Hoggar

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 2.Décembre 1920

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

JEAN-ANTOINE STEFANINI

Elève à l'Ecole de Santé militaire

Chevalier de la Légion d'honneur

Né à Sari d'Orcino (Corse), le 6 janvier 1887



LYON

IMPRIMERIE EXPRESS

46, rue de la Charité, 46

1920





Digitized by the Internet Archive
in 2026

A LA DOULOUREUSE MÉMOIRE DE MES CHERS DISPARUS :

A MA MÈRE

A MON PÈRE,

Avec le regret, qui est nôtre, de ne
pouvoir, autrement que par ce pieux
hommage, reconnaître tous les sacri-
fices qu'ils se sont imposés pour nous.

A MA SŒUR

A MES FRÈRES,

En témoignage de la tendre affection
qui nous unit tous.

A MES ONCLES : TOUSSAINT et XAVIER,

En reconnaissance de ce qu'ils ont fait
pour moi.

A MES TANTES : FRANÇOISE et EMILIE,

Unies, toutes deux, dans un même
sentiment d'affection profonde.

A LA MÉMOIRE DE MES COUSINS,
TOMBÉS AU CHAMP D'HONNEUR :

ROBERT SUSINI
JEAN et MARTIN CECCALDI,

Dans une pensée faite toute de regrets et d'admiration.

A MES CAMARADES MORTS POUR LA FRANCE,

Puisse le souvenir de leur sacrifice, noblement, héroïquement consenti, vivre éternellement en nous, pour nous soutenir aux heures difficiles, nous montrer, toujours, le chemin du devoir et de l'honneur.

AUX « SAHARIENS »
ET PLUS PARTICULIÈREMENT A MES CHEFS ET CAMARADES
DU « GROUPE MÉHARISTE MOBILE DU HOGGAR »

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR ETIENNE MARTIN

Professeur de Médecine légale et de Déontologie

Qu'il veuille bien agréer l'expression
de notre profonde reconnaissance;
pour le très grand honneur qu'il nous
a fait en acceptant de présider cette
thèse.

A MES JUGES

A MES MAÎTRES

INTRODUCTION

Depuis 1861 déjà, grâce à la belle exploration de DUVEYRIER, nous connaissions les TOUAREG de la Confédération des Azgheurs. Et son ouvrage : *Les Touareg du Nord*, resta, longtemps, le seul document sérieux que nous possédions sur cet énigmatique peuple au visage voilé.

Pour des raisons de sécurité, Duveyrier n'avait pu étudier, également chez eux, les Touareg de la Confédération du Hoggar. Il avait dû se borner à recueillir, sur ces derniers, des renseignements qui, pour être exacts dans leur ensemble, n'avaient pas la valeur de documents pris sur place. Ces renseignements, qu'il ne put contrôler et qui ne devaient être infirmés que près de cinquante ans plus tard, lui avaient été fournis par les Azgheurs, ennemis héréditaires des Hoggar, avec lesquels ils étaient constamment en guerre, si on peut appeler de ce nom une série de razzias, tentées ou accomplies avec plus ou moins de bonheur. Émanant de telle source, ils étaient donc plus que sujets à caution. On s'en tint là, cependant, faute de pouvoir vérifier leur exactitude, et les Touareg Hoggar, que Duveyrier nous représentait comme : « braves, mais farouches et cruels, et possédant dans les montagnes du cœur de leur pays un refuge inaccessible », vécurent long-

temps encore, isolés dans leur pays, où personne n'avait osé s'aventurer.

Cette réputation de cruauté parut confirmée par l'horrible drame de Bir-El-Gherma — février 1881 —. Le massacre du malheureux Flatters et de presque tous les membres de sa mission ne fut pas vengé. Notre base d'opérations était trop éloignée, le pays et ses habitants nous étaient trop peu connus, pour risquer une poursuite qui eût, sûrement, réussi. On refusa à Mohamed-ben-Belkacem, Khalifa de l'Agha d'Ouargla, l'autorisation de marcher avec son *Goum*. Et il ne résulta, de cette triste page de notre histoire saharienne, que le projet qui commença à se faire jour de la conquête des Oasis du Touat, où les Hoggar venaient s'approvisionner. — Rapport du Chef de Bataillon Belin, Commandant supérieur du Cercle de Laghouat — 2 juin 1881 —. On n'osait tenter de soumettre les Hoggar par les armes, on allait essayer de les prendre par le ventre, en leur fermant leurs marchés habituels.

Ce projet fut enterré, comme beaucoup d'autres, jusqu'au jour où les Hoggar se rappelèrent à notre attention. En 1887, ils razièrent, à Hassi-Inifel, nos protégés : les Châamba-Mouadhi. Ce rezzou nous valut, avec quelques prisonniers, l'ouvrage du commandant Bissuel : *Les Touareg de l'Ouest*.

Depuis, la question Targuia, demeurée stationnaire, malgré les nombreuses tentatives de rapprochement pacifique, se trouva, nettement, posée par la conquête des Oasis du Touat et la prise d'In-Salah — 29 décembre 1889 —. Ce que le commandant Belin avait préconisé, la Mission Flaman-Pein l'avait accompli.

Maîtres du Tidikelt, nous n'osions, cependant, nous

aventurer au Hoggar. Ses habitants nous étaient toujours aussi peu connus et il courait sur leur compte des légendes terribles, propres à faire hésiter les plus audacieux. Pendant deux ans, on les observa, on chercha à les connaître, à les attirer à nous, soit du côté des Oasis sahariennes, que le Hoggar semblaient avoir déserté, soit du côté du Soudan, où ils allaient prendre leurs quartiers d'hiver. Cela fit l'objet de nombreux rapports, où l'imagination la plus fantaisiste se donna libre cours, sans, cependant, faire avancer d'un pas nos connaissances sur ce peuple toujours aussi mystérieux et qui se tenait sur ses gardes. Un de ces rapports est demeuré légendaire. C'est celui d'un adjudant de la Coloniale, chef d'un poste avancé du Haut-Sénégal-et-Niger. Chargé, par ses supérieurs, de recueillir *tous renseignements utiles sur ces fameux Touareg*, pillleurs incorrigibles et razzieurs impitoyables des malheureux nègres que nous étions chargés de protéger, le brave sous-officier résumait ainsi ses impressions sur ses mauvais voisins, dont il n'avait jamais réussi à capturer un seul : « Les Touareg, c'est des astuces ! Et par là, je veux dire, des gens agiles à la course et aptes à se dissimuler dans les roseaux. » (*sic*).

Un événement devait bientôt se produire, qui allait changer la face des choses. Nous voulons parler, ici, de la razzia dont fut victime un de nos meilleurs auxiliaire : Mohamed-ben-Messis. Targui de la Confédération des Azgheurs, et condamné à mort par ses *frères* pour avoir découvert, puis ramené en Tunisie, les restes du marquis de Morès, Ben-Messis était venu se mettre sous notre protection à In-Salah. Son troupeau, qui se trouvait au pâturage, à quelques jours seulement du poste, fut razié par une harka

de Touareg Hoggar. Ce n'était là qu'un petit malheur et l'affaire aurait pu s'arranger, si, non contents de voler le troupeau, les pillards n'avaient voulu donner une leçon à Fathma-bent-Messis, qui en avait la garde. Pour la punir de la résistance, qu'à la tête de ses esclaves, elle avait essayé de leur opposer, ils se saisirent d'elle et, ce qui lui servait de jupe ayant été relevé, la fustigèrent... publiquement. Ils la laissèrent ensuite, non sans lui avoir, ironiquement, conseillé d'en appeler aux Français, dont elle était la protégée. Doublement offensée dans sa dignité de noble Targuia, sur laquelle des *vilains* avaient osé porter la main, et cela en présence de ses esclaves, Fathma s'en vint, à In-Salah, trouver le lieutenant-colonel Laperrine qu'elle supplia de venger l'injure qui lui avait été faite.

Le général Laperrine, qui riait encore au seul souvenir de cette scène où Fathma avait mimé plus que raconté l'enlèvement du troupeau et les suites, fâcheuses pour elle, qui en avaient été la conséquence, le général, disons-nous, alors lieutenant-colonel, ne demandait qu'à se laisser convaincre. Les Touareg nous avaient défié, il relèverait le défi. Un contre-rezzou fut donc décidé, un peu pour venger notre protégée, mais surtout pour voir, enfin, ce que cachait l'épouvantail qui avait nom le Hoggar. Le lieutenant Cottenest prit le commandement du « Goum » chargé de la poursuite, et à Tit, au cœur même du pays, livra combat aux Touareg qui étaient venus à sa rencontre — avril 1902 —. Ce combat, qui ne nous avait pas coûté un seul homme, et au cours duquel plus de cent Touareg, nobles pour la plupart, trouvèrent bravement la mort en chargeant en rase campagne, sabre ou lance au poing, nos goumiers, bien armés, et qui les attendaient, pour ainsi

dire, à l'affut, produisit une impression considérable sur le pays, dont on pouvait désormais escompter la soumission. Une fessée intempestive qui devait, plus tard, nous valoir ce pays mystérieux, avait eu pour résultat immédiat de faire tomber la légende qui représentait les Touareg comme imprenables dans leur pays désertique.

De nouvelles reconnaissances, effectuées par les admirables Compagnies Sahariennes du Touat et du Tidikelt, sous l'énergique impulsion du lieutenant-colonel Laperine, nous firent connaître plus complètement le pays et ses habitants. Elles démontrèrent à ces derniers qu'ils n'avaient plus qu'à faire leur soumission et, en avril 1905, la paix était signée, à In-Salah, entre la France et les Touareg Hoggar.

Le capitaine Dinaux, commandant la Compagnie Saharienne du Tidikelt, fut chargé d'étudier plus à fond les Hoggar, ce que n'avaient pu faire les premières reconnaissances, trop rapides, et même de les obliger au paiement d'un impôt de principe qui rendrait leur soumission plus complète et plus effective — 3 mai - 29 octobre 1905.

En 1908, le Révérend Père de Foucauld, ancien officier de cavalerie et camarade de régiment du général Laperine, s'installait définitivement à Tamanrasset ; et on créait à Taraouaout, au cœur même du Hoggar, le poste de Fort Motylinski, — 1908-1910 —. Là, devaient tenir garnison une quarantaine de *Sahariens* encadrés par quelques Français.

On crut le Hoggar à jamais soumis. Il n'en était rien, malheureusement. Le clan hostile à Moussa, l'Aménokal qui avait reçu notre investiture et nous demeurait fidèle, réunissait des partisans, chaque jour plus nombreux.

Aussi, lorsque les Azgheurs, après avoir chassé les Italiens de Ghat et de Ghadamès, vinrent trouver les Hoggar et, sous le couvert de la Guerre Sainte, leur proposèrent leur appui pour les aider à se débarrasser des Français, ils trouvèrent des gens tout disposés à les écouter, et n'eurent guère de peine à convaincre de la nécessité d'une alliance leurs ennemis héréditaires. L'assassinat, par les Azgheurs, du R. P. de Foucauld, à Tamanrasset, fut le signal de la révolte — novembre 1916.

La riposte ne se fit pas attendre. Les Compagnies Sahariennes du Touat et du Tidikelt fournirent les éléments d'une colonne, chargée de la répression. Placé sous le commandement du capitaine Depommier, le *Groupe Méhariste mobile du Hoggar*, dont nous fumes appelé à faire partie en qualité de Médecin, quitta, fin décembre 1916, In-Salah, où il ne devait rentrer que le 10 octobre 1917, après avoir rempli sa mission. Quelques combats, deux razzias heureuses, obligèrent les Touareg dissidents à venir demander l'*Aman*. En août 1917, le capitaine chef de Groupe posait, à Fort-Motyliniski, les préliminaires d'une nouvelle paix, d'une nouvelle trêve, devrions-nous dire, dont les conditions allaient être arrêtées, quelques mois plus tard, à In-Salah.

Au cours de cette longue randonnée de près de dix mois à travers un pays encore inconnu ou presque, nous avons eu la bonne fortune de conserver constamment le contact avec les Touareg Hoggar, dont un petit *Goum*, à la tête duquel était Moussa lui-même, marchait avec le *Groupe*. Notre intention n'est pas d'écrire ici le *Journal de route* d'une colonne fertile en incidents. Pareille relation, si intéressante fût-elle, ne répondrait pas au but

que nous nous sommes proposé. Nous ne voulons pas, non plus, nous astreindre à décrire, dans tous leurs détails, les mœurs et institutions des Touareg Hoggar. Le sujet a déjà été traité et, certes, mieux que nous n'aurions pu le faire, par Duveyrier, l'officier interprète Benhazera et le R. P. de Foucauld. Enfin, nous n'avons, ni le temps, ni l'espace, ni surtout la prétention de discuter ou de justifier les raisons de notre intervention, puis de notre maintien, au Hoggar. Mais, puisqu'il nous a été donné de vivre dans ce pays et, de par nos fonctions, de pouvoir, mieux que tout autre, nous introduire dans l'intimité des indigènes que nous avons pu approcher, nous avons essayé de pénétrer quelque peu l'âme murée de ces farouches habitants du Désert. Nous avons cherché à analyser leurs dispositions, leurs vices, leurs coutumes, leurs ignorances, pour tirer de cette étude la conclusion du rôle dévolu au médecin appelé à vivre au milieu de ces peuplades, nous ne dirons pas sauvages, mais si différentes de nous, pourtant. C'est un rôle tout nouveau qui nous était dévolu, un rôle dont, en France, nous n'avions soupçonné ni l'existence, ni surtout l'utilité. Nos chefs militaires, chargés de maintenir l'occupation armée, favorisaient notre action médicale et utilisaient l'influence morale du médecin pour consolider l'autorité française. Le médecin contribuait, ainsi, à affermir la conquête et à rapprocher les indigènes soumis de leur vainqueur. Il était devenu un agent de pénétration pacifique, et combien puissant.

L'étude que nous présentons aujourd'hui est le résultat de recherches et d'investigations à l'exactitude desquelles nous nous plaisons à croire, puisque faites sur place. Si nous avons essayé de faire de notre mieux, nous reconnais-

sons, en toute sincérité, que beaucoup de points de mœurs ont dû nous échapper, et pour cause. On voudra bien nous en excuser en pensant combien il est malaisé d'obtenir tous les renseignements que l'on désire de peuplades primitives et encore animées, à notre égard, d'une méfiance instinctive. Nous ajouterons que cette méfiance se justifiait par la certitude de la répression et de la fixation d'un impôt de guerre qui allait leur être imposé.

Ce modeste essai ne doit donc pas être considéré comme quelque chose de définitif, mais seulement comme la base de nouvelles recherches plus complètes. Tel qu'il est, avec ses imperfections et ses lacunes, il remplira, nous le souhaitons du moins, le but que nous nous sommes proposé. C'est notre seul désir.

En terminant, nous ne pouvons que déplorer le « brouillage » des clichés pris en route, et qui ne nous permet pas de donner, par l'image, la vie qui manque à cette étude.



LE HOGGAR -- FLORE -- FAUNE

On peut définir le Hoggar : un pays, ou mieux, une expression géographique, dont la géographie nous serait encore très mal connue. Les gens qui l'habitent, craignant l'indiscrétion, semble-t-il, ont réussi, jusqu'à ces derniers temps, à le maintenir fermé à toute intrusion étrangère, fût-ce celle de leurs plus proches voisins : Chaâmba ou Touareg Azgheurs. Duveyrier n'a pu y aller; Flatters n'en est pas revenu, et on reproche, non sans raison peut-être, à Chekkad-ag-Rali d'avoir été l'instigateur du massacre de la Mission Crampel, dont il était l'interprète.

Montagneux et très accidenté, le massif du Hoggar est situé, au cœur même du Sahara, entre le Tassili des Azgheurs à l'est; le Tidikelt au nord; l'Adrar et l'Aïr au sud; le Tanesrouf à l'ouest. De ce chaos de chaînes de montagnes, moulées d'un seul bloc, semble-t-il, au versant abrupt et dénué de toute espèce de végétation, émergent d'énormes pics, en pain de sucre, dont le plus haut : l'Illamane, atteint près de trois mille mètres. Montagnes et pics, qui font penser à de gigantesques coulées de lave, vomies par quelque monstrueux volcan en éruption, prennent, sous l'ardent soleil saharien, une teinte spéciale, une couleur bleu-sombre, qui leur a valu le nom de : *Montagnes bleues du Hoggar*. Dans ce pays où il n'existe, dans l'espace sans bruit, que des bêtes silencieuses : scorpions, vipères, lézards, pas un cri d'insecte, pas un frisson de vie, rien

que l'angoisse du silence, le tragique repos d'une nature muette, morte, et où il n'y a que de la teneur. Le tout a un aspect si sauvage, si désolé, si désespérément triste, qu'on ne peut s'empêcher de plaindre les malheureux qui sont condamnés à y vivre. Ah certes ! nous sommes loin de l'*Atlantide* et de son paysage ensorcelant, grâce à la divination de M. Pierre Benoît. Et à faire le voyage, à y aller voir, par soi-même, du haut d'un *Méhari* paresseux et sous une aveuglante lumière, on ne ressentira nullement les nobles émotions que nous vaut, avec beaucoup moins de fatigues, la lecture du roman à la mode.

A ce que nous ont affirmé les Touareg, il pleut, en moyenne, au Hoggar, une fois à peu près tous les dix ans, autant dire jamais. Aussi, la végétation y est-elle réduite à sa plus simple expression. Dans les lits desséchés des nombreux *Oued* à jamais taris, quelques rares *Abcer* (*Acacia Arabica*) ; des *Ahater* (*Acacia Albida*) ; des *Ethel* (*Tamaris Articulata*) ; et, par-ci, par-là, des Mimosas nains ou des gommiers *Thala* ou *Fersig*. Tous ces arbres : petits, mal venus, rabougris, dépassent de quelques mètres à peine les rares et maigres pâturages du pays. Que ce mot de *pâturage*, au moins, n'aille pas éveiller dans votre esprit le souvenir de vertes prairies de France ou d'Algérie. Rien de tel. Le pâturage, au Hoggar, est tout simplement : l'endroit où l'on trouve de la pâture. Et quelle pâture ! C'est le minimum indispensable qui permettra aux *Méhara* et aux moutons qui portent ou suivent la tribu dans ses déplacements, de ne pas mourir de faim en route.

Cette pâture, à base de fibres de bois, toute en piquants, et à laquelle seuls le méhari et le mouton du pays osent

s'attaquer est, en majeure partie, formée de *Drinn* et de *Toulloult* (*Arthraterum pungens*); de *Merokba* (*Panicum turgidum*); de *Had* (*Cornulaca monacantha*); d'*Arremas* (*Atriplex Halimus*).

Très peu d'agriculture, à cause de la rareté des puits, dont le débit est, d'ailleurs, à peine suffisant pour abreuver les tribus de passage avec leurs troupeaux. En certains points, cependant, des puits artésiens, ou à débit assez abondant, ont permis la création d'*Arerem*, (Oasis, ou mieux encore : centres de culture). Les oasis, ici, contrairement à la merveilleuse évocation qui se forme, en l'imagination européenne, au seul énoncé de ce mot plein de promesses, ne sont ni des paradis voluptueux, ni des sites agrestes. Elles sont tout simplement le domaine des mouches, des vipères, de la saleté. Les gracieuses filles qui, selon nos vœux, s'y baigneraient dans l'eau des fontaines claires et chantantes, ne sont, en réalité, que de pauvres créatures vêtues de haillons sordides, au visage maladif, à l'expression souffreteuse et résignée, aux yeux chassieux ou souillés par l'ophtalmie.

Dans ces Oasis, puisque Oasis il y a, installés à poste fixe, par les Touareg propriétaires du sol et qui répugnent à tout travail manuel, vivent des nègres du Touât, du Tidikelt, du Soudan, enlevés au cours de razzias fructueuses et ramenés au Hoggar, où ils ont pris le nom générique de *Harratine*. Ces malheureux se tuent à faire pousser un peu de blé, d'orge, de *bechna* (sorgho à graines blanches), dont la majeure partie ira à leurs seigneurs et maîtres, lors de leur passage annuel et intéressé. Ils cultivent encore, et généralement pour leur usage personnel, des oignons, des citrouilles et des *guerroum* (melons allongés

qui, verts encore et n'ayant pas atteint leur développement normal, se mangent comme des concombres).

A Tit et à Abalessa, centres plus importants, on trouve quelques figuiers et quelques plants de vigne. — Nous croyons superflu de signaler ici combien le raisin est apprécié sous cette latitude. — A noter aussi quelques palmiers, plantés on ne sait par qui, à Tibedjehine et à Silet. Les Touareg les laissent à l'abandon et se contentent d'y venir récolter les dattes au moment voulu.

Nous devons, enfin, une mention toute spéciale au *berdi* (*Typha angustifolia*), que nous avons réservé pour la fin, pour un peu, nous disions : pour la bonne bouche. Il pousse vivace, dru et serré le long des *seguias* d'irrigation et dans les marécages formés, à la longue, par l'eau inutilisée des centres. Sa tige séchée sert à la construction des paillottes des Harratine; et sa longue racine bouillie, rebouillie, bouillie encore, jusqu'à en avoir « jeté » toute l'eau noire qu'elle contient en réserve, nous a quelquefois donné l'illusion de l'asperge, au cours d'une longue *colonne* où le manque absolu de légumes frais fut une des plus dures privations dont nous eûmes à souffrir.

Voilà pour la flore. La faune y est encore moins variée. A part le Méhari et le mouton spécial au pays (*ovis longipes*), dont nous avons déjà parlé, une trentaine de *bœufs à bosse*, pas davantage, qui servent à tirer l'eau dans les Centres de culture. Ils ne pourraient vivre ailleurs, les pâturages étant insuffisants pour eux, et ils auraient vite fait de s'user la corne des sabots dans ce pays caillouteux à plaisir. A signaler aussi quelques ânes, aux naseaux largement fendus d'un coup de *mouss* (couteau-poignard) « pour leur permettre de respirer plus à l'aise ! » et qui

sont aux Harratine des *Centres*, ce que les *Méhara* sont aux Touareg nomades.

On a, mais en vain, tenté l'élevage des poules au Hoggar. Partant de ce principe que poules et œufs sont sacrés pour les Touareg et que leur conception de l'*Au-delà* leur défend d'en manger, l'Administration bienveillante avait cru pouvoir, et à peu de frais, créer des centres d'élevage où les Méharistes en route : — courriers, relèves, ou reconnaissances — devaient trouver, de temps à autre, de quoi varier un *ordinaire* forcément invariable. Poules et coqs furent donc confiés, moyennant une faible redevance, aux Harratine des centres de culture, à charge pour eux de les faire croître et multiplier. Le Cheikh, préposé à la surveillance de l'élevage avait, en outre, pour mission de centraliser les œufs que les *gallinacés du Beylik* ne pouvaient manquer de pondre. L'idée, excellente en soi, a eu des résultats déplorable, et nous savons, par expérience, combien peu il faut compter sur ce ravitaillement le plus souvent absent. La poule est toujours morte, au dire du nègre, malgré tous les soins dont elle a été entourée; et pourris sont les quelques œufs qu'elle a pu pondre avant la fin, et que le Cheikh, gardien scrupuleux de la consigne, a conservés par devers lui. Il vous les présente d'un air désolé et qui n'en peut mais, comme preuve de sa bonne foi et pour confirmer les affirmations de ses administrés. Faut-il conclure de ces essais malheureux que la poule ne peut s'acclimater au Hoggar? Nous inclinons plutôt à croire, et sans choisir entre ces deux raisons qui ont peut-être chacune du vrai: ou que le nègre-éleveur tient à se débarrasser d'un animal incommode qu'il est obligé de nourrir, en prélevant sur sa maigre part; ou bien, que n'ayant pas les mêmes

scrupules religieux que le Targui, il finit par se laisser tenter et ajoute à son ordinaire, pas très varié, un peu de viande qui ne lui aura rien coûté.

Nous en aurons fini avec les animaux domestiques quand nous aurons mentionné le Cheval blanc dont le gouvernement a fait cadeau à Moussa-ag-Amastane, l'Amenokal du Hoggar, lors de son investiture. Cette malheureuse bête, dont Moussa est très fier, et qui n'a pas, pour sa part, l'air d'apprécier à sa juste valeur l'honneur qui lui a été fait, suit, d'un air résigné, le Maître dans tous ses déplacements. Point n'est besoin d'entrave pour la retenir au campement. De peur, sans doute, de finir d'user ce que les pistes rocailleuses du pays lui ont laissé de sabots, peut-être aussi, instruite par l'expérience, il n'y a pas de danger qu'elle s'éloigne à la recherche d'un problématique pâturage. Regardant choses et gens d'un œil morne, elle attend patiemment la *botte* toute en piquants que les esclaves battront avant de lui présenter, et à laquelle elle s'attaquera sans conviction, rêvant sans doute à l'heureux temps où, simple cheval de spahi, elle pouvait manger à sa faim.

Comme animaux sauvages, on trouve : quelques gazelles, *takenkatt*; de rares lièvres, *tameroult*; des lézards, *aguegeram*, *dobb*, *ourane*; des *Kaou-kaou*, petites bêtes fantastiques, très difficiles à approcher et tenant le milieu entre le singe et l'ours; des scorpions et des vipères (vipère à cornes, *lefa*, ou aspic de Cléopâtre, *Naja*).

Quant au *Lion du Désert*, on le trouve loin, très loin, là où le Sahara n'est plus ce qu'il est, c'est-à-dire : le Désert. Mais, au Hoggar, pas plus de Lion que de Cavale sauvage, à notre époque, du moins.

LES TOUAREG DU HOGGAR

Et maintenant que nous connaissons le pays, on peut se demander d'où viennent les gens qui l'habitent, depuis les temps les plus reculés semble-t-il. A ce sujet, et considérant combien étaient mal partagés les Touareg du Hoggar, le colonel Pein disait, en plaisantant: « que leurs ancêtres avaient sûrement dû se rendre coupables de crimes monstrueux pour expier, si durement, dans leur descendance, et que, pour lui, il ne savait que penser des antécédents d'une race qui avait mérité que Dieu, dans sa colère, l'ait châtiée si durement. » Cette boutade, s'ils l'avaient connue, n'aurait certes pas été du goût des Touareg qui se croient d'essence, sinon divine, tout au moins supérieure.

Quand on interroge un noble quelconque, au sujet de sa généalogie, il vous répond: « Nous avons pour aïeule une femme noble, de haut rang, Tin-Hinane, venue du pays des Beraber, et qui a son tombeau sur la berge de l'Oued-Tefirt, près de son confluent avec l'Oued-Aballessa. » Ce tombeau de l'*Eve Targuia*, que nous avons eu l'occasion de voir, au cours de notre randonnée, est une énorme « gara », de plus de trente mètres de haut, formée par un assemblage, plus ou moins instable, de pierres de différentes grosseurs. A la construction de ce monument, jamais achevé, élevé à la mémoire de l'aïeule commune,

chaque Targui qui passe y contribue en apportant sa pierre, la plus grosse qu'il pourra y traîner. D'après ce qui précède, les Touareg auraient donc la même origine que les Beraber.

Mais il est une autre légende, moins vraisemblable peut-être, certainement plus séduisante, pour nous autres Français, du moins, dont tout le monde parle, dont personne ne revendique la paternité, et qui ferait descendre les Touareg Hoggar des *Croisés* eux-mêmes. Chassés successivement de la Tripolitaine, du Sud Tunisien, du Tassili des Azgheurs, les descendants des Compagnons de Saint-Louis auraient fini par venir se réfugier au Hoggar, que personne ne songeait à leur disputer. Une fois installés dans le pays, ils s'y seraient fortifiés et auraient ensuite rayonné de là pour piller leurs voisins. Vraie ou fausse, cette légende dont l'origine ne repose sur aucun fait précis, n'en mérite pas moins de retenir notre attention, lorsqu'on songe qu'au Hoggar revit, ou à peu près, notre ancienne féodalité française, avec ses mœurs, ses institutions, son code de l'honneur.

Les Touareg du Hoggar, en effet, se divisent en deux classes nettement tranchées : les nobles ou *Ahaggaren* et les non nobles ou *Imrad*. Duveyrier a trop bien décrit les caractéristiques qui les différencient, — *Les Touareg du Nord*, pages 331 à 335, — pour que nous voulions, après lui, revenir sur cette question. Nous nous bornerons simplement à noter, ici, quelques remarques que nous avons pu faire, au cours de notre séjour chez les Hoggar.

Les nobles forment une caste complètement à part, à laquelle appartient tout le pays, sans que rien leur appar-

tienne en propre. Très peu nombreux, ils ne se marient qu'entre eux et finissent, à la longue, par être unis par les liens d'une parenté compliquée et qu'on ne s'explique pas tout d'abord. Seuls ils ont droit au port de la *takouba* (sabre à deux tranchants); mais ce n'est pas à cela seulement qu'on les reconnaît. Et au bout de très peu de temps, on arrive, facilement, à discerner si on se trouve en présence d'un Ahggar ou d'un Amrid. L'allure, la démarche, le port, les traits, lorsque la partie supérieure du voile est légèrement relevée sur le front, tout fait supposer avec raison que le Targui qui se présente à vous est bien un noble. Les Touareg eux-mêmes vous disent : « Un Amrid aura beau faire, il pourra revêtir de beaux effets, porter de belles armes, toujours: *iamred*, il lui manque quelque chose ». Un je ne sais quoi qui se sent très bien et ne peut se traduire: traits moins purs, allure moins dégagée, regard moins assuré. Faut-il penser que les Imrad sont de race moins pure que les nobles, par suite de croisements lointains avec la race nègre ? Faut-il attribuer, simplement, les différences constatées, à l'état de sujétion, de dépendance dans lesquels se trouvent, depuis longtemps, les Imrad vis-à-vis des Ahaggaren. Pour notre part, nous sommes tenté d'admettre cette deuxième hypothèse. Mais ce n'est là qu'une opinion personnelle et que nous ne saurions affirmer vraie, dans l'ignorance où nous sommes de l'histoire de ce peuple mystérieux.

Nous avons, plus haut, traduit le mot: *amrid*, par le mot français: non noble; nous pensons, en effet, que c'est là la définition qui convient. Si le Ahaggar (château fort à part), est bien le noble seigneur féodal, l'amrid, lui, est: non le « serf » attaché à la glèbe et vendu avec

le domaine qu'il cultive, mais bien plutôt le client, le tributaire du noble, le « vilain », si on peut ainsi dire. La terre appartient bien au noble dont l'amrid n'est que le fermier, mais un fermier qui cultive le « jardin » (*djennan*), qu'il tient de son père, et que lui-même laissera à ses enfants, sans que le noble puisse le chasser à moins de manquement grave.

Sous la dépendance du noble, l'amrid lui paye le *tioussé* (tribut) et, suivant son expression, « lui fait goûter un peu de ce qu'il a ». Le noble, de son côté, s'engage à lui donner aide et protection envers et contre tous. Il met son point d'honneur à tenir sa promesse, et pour un Ahaggar, il n'est pire honte (*el'rar*), que de ne pas venger une injure faite, ou un dommage causé à celui qui lui paie le tioussé.

L'amrid, cependant, jouit, au Hoggar, d'une liberté d'allures, que ne connaissait pas le serf du Moyen Age. Il a droit à la protection du noble s'il est attaqué, mais il marche au combat avec lui, et porteur des mêmes armes, le sabre excepté toutefois.

En rezzou, il part avec son maître et reçoit sa part de butin, variable suivant les tribus, part qui paraît avoir été fixée par un contrat très ancien, en échange de la protection accordée. Enfin, lors de l'élection du Chef de tribu, choisi toujours parmi les nobles, les Imrad sont appelés à donner leur avis. Et ce n'est qu'après les avoir consultés, que le Conseil des nobles désigne le nouveau chef.

Dire que les nobles ont droit de vie et de mort sur les Imrad est chose exagérée. Et pourtant ! Jamais un Amrid ne doit s'oublier jusqu'à manquer de respect à un noble, ce dernier fût-il dans son tort. Le malheureux saurait ce

qu'il lui en coûte. Pendant la colonne, au campement de Tefirt, Khabaïa, Ahaggar qui servait au Groupe en qualité de brigadier méhariste, tua, d'un coup de revolver, le Cheikh des Dag-Rali, qui, au cours d'une discussion, avait fait le geste, le geste seulement et vite retenu, d'envoyer une gifle à celui qu'il pouvait, à la rigueur, considérer comme un gounnier. Tel est l'état de sujétion dans lequel se trouve l'amrid vis-à-vis du Ahaggar, que les compagnons du Cheikh (dont son frère), si peïnés fussent-ils, trouvèrent cela tout naturel. Le capitaine Masson, lui-même, n'osa sévir, pour ne pas s'insurger contre les lois de la plus élémentaire civilité, en usage au Hoggar.

De ce qui précède, nous ne tirons aucune conclusion; mais il est, pour le moins, étrange de retrouver, ou presque, notre société du moyen âge, au cœur même du Sahara, dans un pays jusqu'ici fermé, et dont la civilisation est si différente de celle des peuples voisins. Cette ressemblance, que nous verrons s'accentuer au cours des chapitres qui vont suivre, paraîtra plus troublante encore, quand nous aurons dit que le jeune noble, ne sera vraiment Ahaggar, qu'après avoir fait ses preuves. Adolescent encore, et dès qu'il a appris à se servir de la *takouba*, il part seul, ou avec un camarade de son âge, chevalier-errant comme lui, à travers le pays qu'il parcourt, se rendant d'un campement à l'autre. Au cours de son voyage, et s'il n'a à défendre ni la veuve, ni l'orphelin, il doit, en toute circonstance, se conduire en noble, épouser les querelles de ses hôtes, prendre part aux razzias, et ne jamais fuir devant les ennemis. Ce n'est qu'à son retour dans sa tribu, si s'est réalisé le *Inch' Allah ma I moutch* (fasse Dieu qu'il ne meure pas), qui est la bénédiction de ses parents au

moment des adieux, et qui sera son seul viatique au cours de son voyage, que le jeune noble, sacré Ahaggar, sera admis à prendre part au Conseil des nobles de la tribu.

Que penser encore des réunions musicales (*Ahal*), vraies « Cours d'Amour » de l'ancienne Provence, où le jeune Targui va faire la cour à l'élue de son choix et, moderne troubadour, chante, en s'accompagnant de l'*Amzad* (violon du pays), les vers qu'il a composés à l'intention de la femme aimée.

Enfin il n'est pas jusqu'à la Croix, symbole de ralliement des Croisés qui ne se retrouve dans toutes les manifestations de la vie Targuia: Croix sur les *Khala* (selles de Méhari), les sabres, les poignards, les bracelets et jusqu'à dans l'écriture *Tifinar*, dont elle constitue la clef.

LA CONFÉDÉRATION DU HOGGAR

Au point de vue de l'administration, le pays est divisé en tribus, de plus ou moins grande importance, à la tête de chacune desquelles se trouve un Chef (*Amrar*), choisi, électivement, parmi les familles nobles, ayant accès au *Tobol*. Le *Tobol*, insigne du commandement, était, à l'origine, un tambour formé d'une grandealebasse, recouverte d'une peau tendue. Le Chef de la tribu le faisait résonner pour rassembler ses clients, les prévenir qu'on allait changer de pâturage, ou leur dire de s'équiper pour partir en guerre. La guerre, qu'on nous permette ici cette digression, est bien moins compliquée que chez nous, et dure, généralement, le temps d'une razzia. Pas de mobilisation, pas de levée en masse. L'amrar dit: « Qui m'aime me suive », ou quelque chose d'à peu près, faisant appel au patriotisme, ou mieux, à l'instinct batailleur, et plus souvent, à la cupidité de ses administrés. L'appel est toujours entendu, et la tribu tout entière se lève, généralement, pour y répondre. Les malheureux, qui n'ont rien à perdre que la vie, — elle compte si peu au Hoggar, — attirés par l'espoir du butin, sont les premiers prêts, les plus vite équipés. Les autres suivent: soit parce qu'ils ont à tirer vengeance de quelqu'un de la tribu contre laquelle on a décidé de marcher, soit par amour de la gloire, par

goût de l'aventure, pour satisfaire leur instinct belliqueux, soit, tout simplement, pour faire comme tout le monde. Finalement, il ne reste au campement que les femmes, les vieillards, les enfants. Le reste de la tribu prend les armes et forme une troupe. Ceux qui viennent à pied, servent dans l'Infanterie, les autres dans la Cavalerie. Quant au commandement, personne ne l'exerce, ou plutôt, chacun commande, parce que se battant pour son propre compte. Ainsi, toujours en lutte entre elles, pillées aujourd'hui, pillant demain, les différentes tribus ne s'entendent que pour marcher contre l'ennemi héréditaire: les Azgheurs, ou pour aller, au Soudan, effectuer des razzias fructueuses et avec le minimum de pertes.

Tout noble, dans sa tribu, peut espérer obtenir le Tobol, un jour, c'est-à-dire le droit au commandement. En raison du matriarcat, des dispositions particulières, règlent, ainsi, l'accès du Tobol. Quand un chef de tribu meurt, et à moins d'indignité ou d'incapacité notoires, sont appelés à lui succéder, par ordre de préférence :

- 1° Son frère ou l'ainé de ses frères, s'il en a plusieurs;
- 2° A défaut: le fils aîné de sa tante maternelle;
- 3° A défaut: le fils aîné de sa sœur aînée.

En revanche, un noble perd ses droits au Tobol, quand, par une mésalliance, ses enfants ne sont plus de race noble pure.

Toutes ces tribus forment une Confédération: la Confédération du Hoggar, soumise au commandement suprême d'un même chef: l'Aménokal, actuellement Moussa-ag-Amastane. Le droit à ce commandement appartient, spécialement à certaines tribus et, dans ces tribus, à certaines

familles qui exercent une sorte de suprématie sur les autres. La désignation de l'Aménokal, bien que soumise aux lois de l'hérédité, indiquées plus haut, doit être ratifiée par les représentants des nobles de toutes les tribus, réunis en assemblée. L'hérédité doit être confirmée par l'élection.

Chef de la Confédération, ainsi que chef de son Tobol particulier, l'Aménokal ne doit s'immiscer, en rien, dans l'administration intérieure des différentes tribus, qui ont chacune leur vie propre et indépendante. Il appelle, sous les armes, toutes les tribus de la Confédération pour marcher contre l'ennemi commun, et n'intervient que pour régler, avec le concours de l'Assemblée des nobles, les différends qui peuvent s'élever entre les divers Tobols. Au cours de ces discussions, l'accord se fait ou ne se fait pas. L'Amrar s'insurge, parfois, contre la décision de l'Aménokal et c'est là l'origine de luttes intestines qui font penser au: « Qui t'a fait comte? », et à la réponse: « Qui t'a fait roi? ».

Ainsi entendu, le... « Gouvernement » laisse chacun libre d'agir à sa guise, et vraiment, au point de vue de la civilisation sociale, nous pouvons nous demander si nous avons quelque chose à apporter, au Touareg, de meilleur que ce qu'ils possèdent déjà. Une tribu, au Hoggar, offre, en effet, l'igame très simplifiée, quoique très exactement réalisée, de la parfaite république, où les trois mots superbes qui symbolisent l'idéal de la nôtre, répondent, chez eux, à des réalités certaines.

La liberté! Mais c'est toute l'existence des Touareg, la condition même de cette existence. Et le Targui ne prend généralement conseil que de son instinct, de son goût, dans les actes ordinaires de la vie.

L'égalité! Elle est absolue, malgré la division en : nobles et non nobles. Les chefs que les Touareg se donnent, ont une mission très restreinte. Ils servent d'intermédiaires entre la tribu et les tribus voisines, mais ne prennent d'engagements qu'après réunion du Conseil, composé de tous ceux qui veulent y prendre part. Ils prennent le commandement des razzias et des expéditions. Ils rendent la justice, avec une équité d'autant plus sûre, qu'ils connaissent leurs comparants et les détails, très simples, des causes qui les amènent devant eux. Généralement justes et impartiaux, ils ont la confiance de leurs « frères », qui, après des discussions bruyantes, parfois animées, s'inclinent devant un jugement rendu par un juge qui, ne s'inquiétant que des considérations de fait, n'a pas à se perdre dans le maquis de la procédure, à interpréter des règles de droit plus ou moins claires.

La fraternité! enfin, est si bien dans leurs mœurs, que tout ce qu'un Targui peut gagner ou trouver n'est pas plus à lui qu'à son voisin. Chacun peut, non pas exiger, ce qui n'est jamais nécessaire, mais simplement partager avec lui.

Voilà ce qu'est la civilisation de ces prétendus « barbares », dont l'existence simple ou plutôt, simplifiée, peut fournir, à nous autres « civilisés » des leçons utiles, des exemples féconds.



Noble Targui en tenue de gala

PORTRAIT DU TARGUI HOGGAR

Dans ce chapitre, pour la rédaction duquel nous regrettons de n'avoir pu recueillir tous les documents que nous aurions voulu, nous nous contenterons d'une esquisse rapide, du portrait physique du Targui, après avoir décrit, de façon aussi détaillée que possible, le costume des indigènes du Hoggar. Il ne saurait être question, ici, d'études anthropologiques, et pour cause. Nous avons vécu dans un pays, où les gens, d'une coquetterie spéciale, ne manquent pas, à chaque fois que l'occasion se présente, de se mettre, sur le dos, tout ce qu'ils ont de mieux dans leur garde-robe, quand ce n'est pas leur garde-robe tout entière qu'ils traînent sur eux. Fêtes, réunions, palabres, arrivées de Français, tout leur est prétexte à déballage. Plus ils pourront sortir de vêtements, mieux cela vaudra. S'ils ne sont pas plus beaux, sous cet amoncellement de gandouras, de haïcks, de burnous, surmonté d'un chef, tellement voilé, qu'on a de la peine à découvrir les yeux, ce n'est certes pas faute de souffrir, l'été surtout. Mais la souffrance est chose négligeable au Hoggar; l'essentiel est de paraître.

Les vêtements que portent les Touareg sont, presque tous, en cotonnade bleu-sombre. (*tchoqqit*), qui paraît noire et leur donne, de loin, et quand ils sont en groupe, une vague ressemblance avec un vol de corbeaux qui se

serait posé. La cotonnade blanche, qui n'est pas en faveur, n'est portée que par les indigènes qui n'ont pas les moyens de se payer la première.

Leur costume, nous voulons parler, ici, de celui qu'ils portent habituellement, est des plus simples. Il se compose :

Du *Karteba*, pantalon à la hussarde, serré à la cheville, ou bouffant comme le *sarrouel* arabe et descendant alors jusqu'au mollet seulement; de la *Takarbast*, longue gandoura sans manches, fendue sur les côtés et cousue, seulement, dans le bas, de sorte que lorsqu'ils relèvent, sur l'épaule, les pans qui normalement retombent jusqu'au coude, on leur voit toute la poitrine à nu par l'ouverture. Cette gandoura est maintenue, serrée à la taille, par une ceinture en cuir, en laine tressée ou même en corde, suivant la position sociale de son propriétaire.

Comme chaussures: des sandales plates, ou mieux de larges semelles en peau, importées de l'Air, ou faites sur place: *Iratimen* ou *Inierkeden*, leur permettent d'éviter, à leurs pieds nus, le contact du sable brûlant, pendant les heures chaudes de la journée. Une lanière en cuir tressé, fixée à la partie antérieure et supérieure de la semelle, et qu'on saisit entre le gros et le deuxième orteil du pied, permet une marche, toujours difficile, quand on n'en a pas l'habitude.

Les riches portent, en outre, la *takammist*, gandoura à grandes manches pagode, avec une poche (*el hib*), placée sur le côté gauche de la poitrine. Cette gandoura, qui coûte très cher et sert à plusieurs générations, dans une même famille, est agrémentée, sur les épaules et la poitrine, de broderies blanches, au dessin compliqué et du

plus joli effet. On ne la sort que rarement, dans les grandes occasions. En la voyant, nous pensions aux blouses bleues, richement brodées, que les Normands arborent les jours de fête et qu'ils se transmettent de père en fils.

L'hiver ils se drapent dans un *Abrou*, haïck en laine, aux couleurs criardes, achetés au Touat ou au Tidikelt.

Enfin dans les réunions importantes, les plus riches arrivent porteurs de burnous achetés à Ghat, et ornements, sur les épaules, de broderies en argent. Si le burnous n'a pas de broderies, le propriétaire préfère le porter à l'envers ! pour laisser voir les doublures en soie jaune et verte qui en ornent les pans inférieurs. On a la coquetterie que l'on peut !

Mais un Targui, noble ou non, ne se considère comme vraiment habillé que s'il a le *Tidjelmoust* (voile). Le reste du costume n'a pas grande importance à ses yeux, et, à la rigueur, on pourrait s'en passer si on est voilé.

Le voile, dont nous allons parler maintenant, et qui est spécial aux seuls Touareg, est formé d'une large et même bande de cotonnade bleu-foncé ou noire. Pour le mettre en place, on opère comme suit. On pose, sur le sommet de l'occipital, un des chefs de la bande que l'on déroule ensuite d'abord sur le côté gauche, puis après avoir passé sur le dos du nez, sur le côté droit de la figure, jusqu'à ce qu'on soit revenu à son point de départ. On recommence alors, et suivant la même technique, un nouveau tour de bande qui passera, cette fois, sur le front, et on termine en enroulant, sur la tête, le restant de la bande qui maintient le voile ainsi placé.

Le sommet de la tête reste à découvert, mais la figure est entièrement cachée, depuis la naissance des cheveux,

sur le front, jusqu'à la base du cou. Seul, un léger intervalle, ménagé entre les deux parties du voile, — supérieure et inférieure, — laisse parfois les yeux à découvert. Nous disons : parfois, car cet intervalle dont la largeur diminue en raison directe du respect que le Targui se croit tenu de témoigner, extérieurement du moins, aux personnes devant lesquelles il se trouve, est, la plupart du temps, réduit à une simple fente et souvent même n'existe plus du tout. Dans ce dernier cas, le bord inférieur du voile frontal dépasse obliquement le bord supérieur du voile qui recouvre le bas du visage et, pour se diriger, le Targui est obligé de baisser la tête. C'est par respect, disent-ils, qu'ils agissent ainsi, aussi bien lorsqu'ils arrivent dans un campement étranger à leur tribu, que lorsqu'ils se trouvent en présence de Français. Mais comme ils font de même dans les assemblées, nous pensons, pour notre part, qu'ils n'ont adopté cette coutume que pour mieux dissimuler leurs impressions.

Quoi qu'il en soit, et lorsqu'on a affaire à un Targui ainsi voilé, on croit parler à un masque. On éprouve, de ce chef, un certain malaise, une impression pénible, les premiers temps surtout. On s'y fait par la suite, d'autant plus qu'on arrive facilement, et sans jamais avoir vu leur figure, à reconnaître les différents Touareg avec lesquels on est en contact.

D'où vient cet usage du voile chez les Touareg ? Les intéressés eux-mêmes l'ignorent. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet usage est très ancien, puisque, depuis plusieurs siècles déjà, les auteurs arabes ont désigné les Touareg sous le nom de *Ahl-el-Litham* ou (gens du voile). Ont-ils adopté cette coutume pour protéger leur vue de

l'éclat des rayons solaires et pour garantir leurs yeux de la poussière qui s'élève des sables, les jours de grand vent ? C'est pour cette double raison que Français et Goumiers du *Groupe* avons adopté le voile, les jours de sirocco et pendant les heures chaudes de la journée. Nous devons reconnaître que nous nous en sommes bien trouvés.

Les Touareg, eux, vous disent que s'ils portent le voile c'est par pudeur. Du jour où il a... pris le voile pour la première fois, c'est-à-dire dès l'âge de douze ans, sa figure sera cachée à tous les regards. Et le Targui, pas plus en famille que la nuit même, ne quittera cet accessoire, plutôt incommode, du costume national. Au Hoggar, en effet, c'est une honte que de montrer sa bouche : « la porte par laquelle on introduit la nourriture dans le corps ». Si nous avons pu voir quelques Touareg dévoilés, ce n'est que comme médecin, à la faveur d'une consultation, et loin des regards indiscrets, après avoir affirmé l'ignorance où nous étions du mal qui les amenait devant nous, et avoir déclaré ne pouvoir instituer un traitement, donner des remèdes efficaces qu'après examen de la langue. Nous ne pensons pas que les autres Français du *Groupe*, aussi curieux que nous pourtant, aient jamais pu obtenir ce résultat, justement parce que non médecins, c'est-à-dire n'ayant rien du sorcier auquel il est permis de tout demander pour la réussite de ses entreprises.

Ainsi accoutrés, les Touareg n'en ont pas moins grand air. Grand, élancé, portant beau, sûr de lui, la tête haute, tant par confiance en soi que pour mieux y voir, le Targui vient à vous du même pas tranquille et assuré, en égal et non en vaincu. Et à chaque nouvelle rencontre, c'est une surprise, chaque fois renouvelée, que de constater la

manière d'être, de se tenir, de se présenter de ces gens dont on ne voit que les bras et les pieds nus.

D'une taille qui varie de 1 m. 70 à 1 m. 80, ils sont grands, comme ils sont tous maigres, à l'exception du seul Amenokal qui, lui, est gras de façon exagérée. Les Touareg eux-mêmes vous disent en riant : « Quand tu rencontreras un homme gras, tu pourras dire, voilà Moussa. »

Autant qu'on peut en juger, par ce qu'on voit de leur personne, ils sont généralement bien musclés, et nous ajouterons ici qu'ils sont d'une endurance exceptionnelle, due, sans doute, à la vie toute de fatigue et de privations qu'ils sont obligés de mener. Deux exemples entre mille. Au cours de la dernière révolte, et avant notre arrivée au Hoggar, Moussa, fuyant devant les tribus en dissidence, est resté, ainsi que sa petite troupe, huit jours pleins sans manger. Et les trois derniers jours il a trompé sa soif en buvant un peu... de sang de chameau. Nous-mêmes, lors du combat de Tehin-Akli, — 25 juillet, — avons perdu et abandonné la veille, pour ne pas décélérer notre présence en le recherchant, le Targui qui nous servait de guide et qui avait été blessé lors d'une reconnaissance. Cet homme, qui avait eu l'avant-bras droit cassé d'un coup de feu, a rejoint le campement le 27, restant près de trois jours sans boire ni manger, et couvrant en deux nuits près de 80 kilomètres.

Au cours de notre tournée de police à travers le pays, nous n'avons pas rencontré un seul blond. Nous pouvons donc dire que les Touareg seraient bruns si leur peau n'avait pris la patine du vieux bronze, tant à cause du grand air et du soleil qu'en raison du port de la tchoqqit qui, en déteignant, les barbouille de bleu. Cette teinte spé-

ciale dont ils sont très fiers, et qui s'augmente d'une couche nouvelle à chaque vêtement nouveau, leur a valu, avec celle de *Gens du voile*, l'appellation : d'*Hommes bleus*, sous laquelle les Arabes les désignent couramment.

Autant que nous avons pu en juger et d'après les consultants qui ont bien voulu se prêter à cet examen, les Touareg ont le visage allongé, le front découvert, le nez busqué, la bouche moyenne, aux lèvres minces, les yeux noirs, enfoncés, brillant d'un regard ardent et hautain et dont le *Kohl* augmente encore l'éclat. Portant la moustache rasée, sans doute à cause du voile, les Touareg gardent la barbe tout entière et sont étonnés que nous fassions généralement le contraire. Sur le sommet de la tête, toujours à découvert, se voient les cheveux noirs, généralement coupés ras, — au *mouss*, — à l'exception, chez quelques-uns, d'un *toupet* laissé suivant les prescriptions de la religion musulmane. Les jeunes nobles, eux, portent les cheveux longs retombant en arrière naturellement ou tressés en petites nattes.

Les rares Touareg tatoués sont ceux qui fréquentent les marchés du Touat et du Tidikelt. Au cours de leurs voyages, ils se font dessiner sur la main ou l'avant-bras, soit des points, soit une bague, soit une croix. Ils n'y attachent, d'ailleurs, aucune importance, à l'encontre des Arabes, chez lesquels le tatouage est la caractéristique de la tribu ou d'un ordre religieux.

Les hommes ne portent pas de bijoux au Hoggar, à l'exception d'un bracelet en serpentine qui se porte à la saignée du bras droit. Et encore est-ce bien là un bijou ? Les Touareg assurent que ce bracelet donne plus de force au biceps quand on assène un coup de poing ; et il est

surtout destiné, selon eux, à terrasser l'adversaire dans le corps à corps.

Le costume de la femme, tout aussi peu compliqué que celui de l'homme, se compose principalement :

D'une chemise à manches : *takammist* ;

D'une sorte de jupe : *Asedjebes* ;

D'un haïck en laine : *Abrou*, porté généralement en tout temps.

Le voile : *Ikerhi* est tout simplement placé sur la tête, à la façon d'un diadème. Parfois encore, il leur sert à recouvrir leurs cheveux très noirs et retombe alors sur leurs épaules.

Enfin, l'été elles se coiffent toutes de grands chapeaux-parasols qu'elle ornent souvent de laine rouge, et qui s'appellent : *tili* (ombre).

Comme bijoux, et suivant leur fortune, elles portent :

Des bagues, *tisserine* ; des boucles d'oreilles en forme de grands anneaux, *tizabbatine* ; des bracelets en argent, en verre, en corne de gazelle. Alors que les premiers sont faits d'un seul morceau, ces derniers, *ikouane*, sont formés de deux moitiés qu'on emboîte l'une dans l'autre, avec du cuivre.

Grandes, comme les hommes, tout aussi brunes, ou mieux aussi patinées qu'eux, les femmes Touareg portent les cheveux longs tressés en petites nattes et retombant sur le dos, ou bien encore maintenus sur la tête à l'aide d'épingles en os ou en argent. Les bras sont nus, le cou et la gorge également découverts et ornés de colliers composés de petites pierres ou graines de couleur.

Nullement farouches, habituées qu'elles sont à se voir faire la cour, elles offrent un visage régulier, animé par

l'éclat de grands yeux noirs. En raison, sans doute, et de la vie active qu'elles mènent et de leur mariage tardif, — la femme au Hoggar se marie généralement entre 20 et 25 ans, — les femmes Touareg se conservent jeunes beaucoup plus longtemps que leurs sœurs musulmanes, séquestrées à la maison et vite déformées par la maternité avant même d'avoir atteint leur complet développement.

ESSAI DE PSYCHOLOGIE

DU TARGUI

Dans un article paru dans la *Dépêche Marocaine* du 7 octobre 1906, et sous le titre : *Psychologie superflue*, Daniel Saurin écrit : « En thèse générale, la psychologie « doit intervenir le moins possible dans l'étude du Maroc « et de ses habitants. Nous aurons fait le tour complet « de l'âme d'un Marocain en tournant deux ou trois fois « de son ventre à son dos... Le dos courbé, le ventre vide « ou plein, point n'est besoin d'une autopsie morale pour « deviner le reste... » Cette affirmation contre laquelle nous ne saurions nous élever, parce que ne connaissant pas le Marocain, nous en reconnaissons l'exactitude pour ce qui est de l'Arabe du Sud, avec lequel nous avons vécu près de deux ans. Mais elle ne saurait s'appliquer au Targui, dont l'âme est bien plus complexe et qui a une mentalité, combien différente, de l'Arabe en particulier, du Musulman en général. A notre avis, il faut chercher dans le pays, dans les horizons habituels, le secret de la race. Et si le désert explique l'Arabe, le Hoggar nous fait préjuger de ce que seront ses habitants.

Le Targui semble né pour la vie nomade, l'aventure, la razzia. Ses forces se sont développées en montagne, au cours de luttes continues contre les peuples voisins,

ou entre les différentes tribus, par une existence pénible, sans cesse aux aguets, et souvent misérable. En vivant en famille, dans ses retraites inaccessibles, il a conservé sa vigueur physique, et s'est préservé des contaminations nombreuses qui dépeuplent les plaines et abâtardissent la race.

D'une façon générale, on peut dire que le tempérament Targui est celui d'un peuple excessivement impressionnable, vibrant, passionné, sous son aspect d'indifférence hautaine et quelque peu méprisante. Sensible au plus haut point à la musique, ému à l'extrême par la mélodie, le rythme qui s'adressent plus aux nerfs qu'à l'intelligence, le Targui est avant tout un nerveux.

D'une philosophie essentiellement optimiste qui n'est pas du tout le *mektoub* résigné de l'Arabe fataliste, mais plutôt une confiance souriante en l'avenir, un *tout finit par s'arranger*, le Targui n'est tiré de son habituelle apathie que par l'amour ou la guerre. Quand il n'est pas parti en *razzia*, quand il ne s'exerce pas au *noble métier des armes* : exercice du sabre, maniement de la lance, lancement du poignard, — en vue de combats futurs, le Targui est à l'Ahal, où il va faire la cour à l'élue de son choix. Nous verrons, dans un autre chapitre et lorsque nous parlerons du rôle de la femme dans la société Targuia, ce que sont ces *réunions musicales* ; mais ici déjà nous devons dire que l'Arabe et le Targui ont une conception toute différente de l'amour. Sentiment noble et élevé, d'affection mutuelle et réciproque, don de soi, chez le Targui ; l'amour n'est, chez l'Arabe, où il est ravalé à la pure bestialité, qu'un appétit sexuel, l'assouvissement d'un désir. La mentalité de l'Arabe se refuse, en effet,

à revêtir la sensualité de sentiments d'affection, — peut-être en raison de la polygamie, — et, dans la société arabe, la femme n'est que la partenaire sexuelle de l'homme, dans la procréation des enfants, l'instrument de volupté, ou encore la cuisinière. Sauvez la vie à un Arabe, rendez-lui tel service signalé, il l'oubliera plus ou moins ; mais si vous parvenez, par un procédé quelconque, à lui rendre, pour la volupté, une vigueur perdue, c'est entre lui et vous à la vie et à la mort.

Nous sommes sûr de n'être contredit par aucun médecin militaire du *Sud*, quand nous affirmons qu'on ne peut y arriver dans un campement, sans être aussitôt assailli de demandes d'aphrodisiaques, par les indigènes. Des vieillards décrépits et qui ont, inutilement, épuisé les recettes et mis en œuvre les pratiques de leurs rebouteux, viennent vous trouver la mine grimaçante, l'œil pétillant de malice, pour vous dire : « qu'ils ne sont plus jeunes, — on s'en aperçoit bien, — et qu'ils sont bien malheureux... plus malheureux que les *meskine*... parce qu'ils ont beaucoup de femmes et que c'est comme s'ils n'en avaient pas ». A vous de comprendre et de... soigner en conséquence. Rien de pareil, au Hoggar, où nous n'avons été l'objet d'aucune consultation de ce genre pendant les dix mois que nous y avons passé.

L'Arabe sait, à merveille, pratiquer l'hypocrisie et le mensonge. Il sait offrir le sourire onctueux qui promet faussement la sympathie, affirmer, contre toute évidence, son amitié fraternelle. Il a appris la dissimulation des paroles mielleuses et des gestes empressés, et cela, à un tel point, qu'on a pu dire : « Au Sahara, le mensonge est une institution. » On ne dit la vérité que lorsqu'un intérêt

vous y oblige. Le Targui, au contraire, s'est conservé avec la pureté de ses mœurs, de ses traditions, de sa vigueur, au cœur de son pays, où il est resté lointain, méfiant, farouche, à la façon des montagnards de tous les pays, qui n'ont que peu de contact avec les plaines amollissantes.

Audacieux, brutal, il est resté, peut-être justement parce que soustrait à l'influence démoralisante du Monde Arabe, simple et droit, et surtout fidèle à la parole donnée. Nous n'en voulons pour preuve que le geste de goumiers Touareg, engagés à la Compagnie Saharienne. Ayant appris le départ en dissidence de leurs *frères*, ils sont venus rendre au capitaine les armes qui leur avaient été données avant de rompre, par la désertion, un engagement que leur honneur ne leur permettait plus de tenir.

Nobles, plus que nobles, chevaleresques, les Touareg tueront rarement, et jamais ne mutileront un ennemi blessé ; sacré est pour eux l'ennemi trouvé sur la route mourant de soif. Ils lui donnent à boire, lui laissent, s'ils le peuvent, une petite provision d'eau, et remettent à la prochaine rencontre le soin de le tuer. Au cours de la dernière colonne, ils ont parfois achevé des prisonniers ; nous l'avons fait aussi. Notre excuse, aux uns comme aux autres, était que le prisonnier, qu'on est obligé de traîner après soi, est un *impedimentum* qui vous handicape forcément dans cette guerre qui n'est qu'une lutte de vitesse, une course au puits, et que le ravitaillement, difficile dans ces pays, vous défend de vous encombrer de bouches inutiles. En revanche, et à deux reprises différentes, ils nous ont renvoyé des prisonniers, « parce qu'ils ne

pouvaient les nourrir », nos razzias leur ayant interdit leurs centres habituels de ravitaillement.

Enfin, au cours de la dernière révolte, faite pour nous chasser du Hoggar, s'ils ont essayé de nous interdire l'accès des puits, jamais il ne leur est venu à l'idée de combler ou d'empoisonner ceux qui se trouvaient sur la *piste* par où devaient forcément passer les ennemis qui venaient leur apporter les bienfaits d'une civilisation dont ils ne voulaient pas.

Ce ne sont, certes, pas là les habitudes des Beraber, dont les Touareg prétendent descendre, et bien peu, parmi les nations qui se disent civilisées, peuvent se vanter de compter pareils.. faits de guerre à leur actif.

Les lois de l'hospitalité, *Amedjerou* sont observées au Hoggar, comme chez tous les Musulmans d'ailleurs, et l'hôte, *amadjar*, est toujours bien accueilli, quel qu'il soit. La sensibilité des Touareg pare leur hospitalité d'un tact exquis, d'une délicatesse qu'on est souvent surpris de trouver chez ces primitifs.

La politesse, ou bonne éducation, est, à leurs yeux, une condition essentielle de bonne société. A son tour, le Français est apprécié d'après le tact, les manières polies, la politesse courtoise qu'il met dans ses relations. Personnellement nous nous sommes fait, au Hoggar, une réputation de : *Fils de grande tente*, parce que, les premiers temps surtout, n'entendant pas leur langue et ne pouvant nous faire comprendre d'eux, nous écoutions, — du moins nous en avions l'air, — avec intérêt et patiemment ce que nos *consultants* ne se lassaient pas de nous répéter avant de prendre le *remède*, donné souvent au jugé.

La reconnaissance, enfin, est la vertu que l'on prise peut-être le plus chez les Touareg.

« Faire du bien à un homme noble, c'est écrire sur le rocher. »

« Faire du bien à une homme vil, c'est écrire sur le sable », dit un vieux proverbe de chez eux. On peut dire qu'au Hoggar le bien que l'on fait est toujours *écrit sur le rocher*. Un Targui se considérera toujours comme votre obligé si vous avez eu, une fois, occasion de lui rendre service, et quand quelqu'un s'est dit votre ami, on peut compter sur son dévouement.

Du parallèle que nous venons d'établir entre le Targui et l'Arabe, et qui n'est pas du tout à l'avantage de ce dernier, on pourrait croire les Touareg sans défaut. Ils en ont cependant, nous allons voir lesquels.

Orgueilleux, le Targui affiche cet orgueil, l'exalte, le traîne dans ses vêtements, comme sur sa physionomie. Se faisant violence, il le refoule parfois devant le Français qu'il hait et qu'il redoute ; mais, en revanche, il l'étale, dans toute sa hautaine affectation, au regard des nègres, ses esclaves ; des Imrad, ses clients ; des goumiers eux-mêmes qu'il méprise, dont il a si souvent razzié les campements avant notre venue et qui n'ont osé s'aventurer, au Hoggar, que sous notre conduite, presque sous notre protection. Son amour de la guerre, des longues randonnées, et maintenant que l'ère des razzias est finie, le fait parfois s'engager dans nos Compagnies Sahariennes. Il y fait un très bon soldat, courageux, discipliné, se battant bien, obéissant à l'ordre donné, quand c'est pour le service, mais regimbant dès qu'il s'agit d'exécuter une corvée, et se refusant toujours à faire un ordonnance.

Très chatouilleux sur le chapitre de l'honneur, jamais un Targui ne laissera, sans vengeance, une injure qui lui aura été faite. Il attendra dix, vingt ans s'il le faut, — au Hoggar, plus que partout ailleurs, la vengeance est un plat qui se mange froid, — mais il se vengera. Si cette joie lui a été refusée, ses enfants et, à leur défaut, ses plus proches parents seront là pour recueillir l'héritage qu'il leur aura laissé, et exécuter ce que lui-même n'aura pu accomplir. Si l'intervention de l'amrar ou des nobles de la tribu peut parfois être efficace, lorsque l'honneur seul est en jeu, il n'en va pas de même lorsqu'il y a eu du sang de versé, et surtout mort d'homme. Il y a bien un : *prix du sang*, fixant la somme à payer pour le meurtre d'un individu, somme différente suivant l'âge, le sexe et la qualité du mort, mais une famille se croirait deshonorée, — elle le serait d'ailleurs aux yeux des autres, — si jamais elle acceptait le *prix* que le meurtrier ou ses parents sont toujours prêts à verser. Dans le cas particulier, on s'en tient à la vieille loi du talion, et la mort appelle la mort. Pour se soustraire à ces vengeances interminables, — il y a toujours quelqu'un à venger, — certaines familles quittent le pays, — après avoir eu le dernier mot toujours, — et viennent se mettre sous notre protection, au Tidikelt, où leurs ennemis finissent parfois par les retrouver. Sans vouloir excuser les Touareg, — nous ne sommes pas Corse à ce point-là, — on comprend bien la vengeance dans un pays où la justice n'a pas de gendarmes pour la faire respecter, et où seule la crainte du châtement inévitable peut inspirer le respect de la vie d'autrui.

Devons-nous dire que les Touareg sont voleurs ? Le mot

nous paraît un peu fort. Nous devons tout simplement reconnaître que, dans ce pays où rien, pour ainsi dire n'appartient en propre à quelqu'un, les gens ont une conception de la propriété qui n'est pas la nôtre, sans plus. Pour le Targui, le vol n'est pas une faute grave, tout au plus une simple défaillance, dont un honnête homme peut souffrir, qu'un honnête homme doit pardonner. Ils ont une jolie expression, au Hoggar, pour réhabiliter l'auteur d'une razzia : « Il a cherché le bien de Dieu sur sa route. »

Nous avons dit, dans un chapitre précédent, que le tioussé est le tribut que les Imrad doivent payer aux nobles, en échange de la protection qu'ils en reçoivent. Mais il en est un autre auquel sont soumis journellement les Imrad. Chaque famille sait, en effet, que l'entretien de tel ou tel noble lui incombe, et celui-ci vient constamment mendier quelque chose. C'est accepté et jamais l'amrid n'essayera de se soustraire à l'usage établi. Quand son noble devient par trop exigeant, il se contente de changer de pâturage. La mendicité est, d'ailleurs, admise dans toutes les classes de la société et si, au Hoggar, la mendicité n'est pas, comme chez nous, une profession exercée à l'égal de tout autre métier, c'est que tout le monde y est mendiant à ses heures, et suivant les circonstances ou les besoins. Le Targui, généreux de son naturel, donne volontiers, mais il reçoit plus volontiers encore, et quand on ne lui donne pas, il demande ce qu'il croit pouvoir obtenir, jusqu'à ce qu'il ait reçu satisfaction.

DU ROLE DE LA FEMME DANS LA SOCIÉTÉ TARGUIA

Nous avons vu, au cours des chapitres précédents, combien les Touareg s'éloignent des Arabes : et par leurs mœurs et par leurs institutions, et par leur mentalité. Quelque chose encore les sépare des Arabes qu'ils ne sont pas des Musulmans qu'ils sont si peu. C'est le respect, le culte, devrions-nous dire, dont ils entourent la femme.

Pensant, avec raison peut-être, que la vie publique devrait revenir à l'homme et que l'existence de la femme serait essentiellement domestique, Mahomet avait confiné celle-ci dans son intérieur. Mais ses interprètes et ses continuateurs ont exagéré la pensée du prophète, au point de restreindre le rôle de la femme, à la pure animalité. Pour l'Arabe, la femme ne compte pas et, reléguée au fond de la maison, dans un appartement spécial, elle est réduite à la passivité des choses.

Au Hoggar, au contraire, où elle a réussi à maintenir la monogamie, qui est la règle chez les Touareg bien qu'ils soient Musulmans, la femme est considérée comme l'égale de l'homme, et son influence se retrouve partout dans la société Targuia.

Dans l'histoire, et il nous suffit de rappeler, ici, que les Touareg se disent les descendants de Tin-Hinane, femme de la tribu des Beraber.

Dans l'hérédité, nous savons déjà que c'est par la femme qu'elle se transmet. Le fils est noble ou amrid suivant que sa mère elle-même est noble ou non, sans tenir compte de la qualité du père : « C'est le ventre qui teint l'enfant. » De même il change de tribu et fait partie de la tribu de sa mère si celle-ci n'est pas du même tobol que son mari.

Dans la vie, elle jouit d'une liberté d'allures qu'on n'est pas habitué à lui trouver en pays musulman. Elle ne se voile pas la figure, va et vient librement dans la tribu, et choisit elle-même son mari. Mariée, elle peut avoir un ami, — amidi, — chevalier servant ou troubadour, qui chantera ses louanges, composera des vers à son intention, tandis qu'elle-même lui donnera un objet à son usage personnel. — Au Hoggar, comme ailleurs, rien de tel que les petits cadeaux pour entretenir l'amitié. — Elle peut recevoir chez elle, en l'absence du mari, un ami qui viendra lui rendre visite, sans que le mari, à son retour, puisse s'en offusquer. La galanterie est, en effet, en usage au Hoggar, et la jalousie sévèrement proscrite. Ce sentiment, du reste, est inconnu chez les Touareg, et si quelqu'un s'avisait d'en faire montre, tout le monde se moquerait de lui.

Noble ou non, elle a dans son ménage une ou plusieurs négresses chargées des gros travaux et de la préparation des aliments. Enfin, elle a sa fortune personnelle qu'elle gère elle-même, et qui est indépendante de celle de son mari. Elle peut, d'ailleurs, divorcer quand il lui plaît. Il lui suffit, en effet, de se refuser, trois jours de suite, à son mari pour que celui-ci la rende à ses parents, sans autrement insister.

La femme Targuia intervient efficacement dans les brouilles entre hommes de sa famille et, pour lui être agréable, la réconciliation a lieu le plus souvent. Ainsi, c'est grâce à Rakhma, la sœur de Moussa-ag-Amastane, que celui-ci a fait la paix avec Anaba-ag-Amellal, son beau-frère.

Dans les fêtes, les réunions, c'est elle qui joue de l'amzad — violon monocorde, — instrument de musique préféré des Touareg. « Quand deux partis en sont venus aux
« mains, et que l'un d'eux est battu, les vainqueurs
« crient aux vaincus, de ce cri sauvage particulier aux
« Touareg :

« Hia ! Hia ! Hia ! Hia !

« Il n'y aura donc pas d'amzad.

« A la menace du silence des *Imzaden*, les vaincus
« reviennent à la charge tant est grande la crainte du
« jugement défavorable des femmes. » — DUVEYRIER.

A l'*Ahal* enfin, réunion musicale, cour d'amour, dont nous avons déjà parlé ; la femme règne en maîtresse. L'*Ahal* a lieu très souvent ; il suffit pour cela que des hommes et des femmes se trouvent réunis dans un campement. Les hommes du campement et parfois d'autres venus exprès de campements souvent éloignés, si quelque femme les y attire, se réunissent ; les femmes apportent leurs *imzaden* et la fête commence. La femme ne chante pas, elle accompagne de l'amzad l'homme qui, en petites pièces de vers, chante les louanges de sa belle, raconte les exploits qu'il a accomplis, dit les razzias auxquelles il a pris part, vante le courage des guerriers de sa tribu, flétrit la lâcheté ou la félonie de ses ennemis.

A l'*Ahal*, la femme met son point d'honneur à avoir

le plus d'adorateurs possible. C'est une preuve qu'elle est jolie, et elle ne sera pas embarrassée pour se marier. La fête, qui a commencé après le coucher du soleil, se prolonge assez tard dans la nuit pour permettre aux amoureux de se témoigner leur plaisir d'être ensemble, autrement que par des paroles. Si les femmes mariées plaisantent, mais se tiennent relativement assez bien, il n'en est pas de même des jeunes filles. Celles-ci peuvent s'asseoir sur les genoux de leurs adorateurs, qu'elles sauront bien souvent aller retrouver, à un endroit fixé d'avance, une fois que l'Ahal aura pris fin.

Si on se demande ce que devient la vertu des jeunes filles avec des mœurs pareilles, nous répondrons : Ce qu'elle peut. Le Targui, lui, ne se préoccupe pas de ce détail quand il s'agit de se marier. Une jeune fille au Hoggar est... vertueuse tant qu'elle n'a pas eu d'enfant, — et elle n'en a jamais tant qu'elle n'est pas mariée. Pour le reste, s'il sait à quoi s'en tenir, il en a profité aussi, et cela lui est égal.

Nous nous en voudrions de terminer ce chapitre consacré à la femme Targuia sans raconter une petite histoire qui montre combien sont scrupuleusement observées les règles de la galanterie en usage au Hoggar. Il y est admis que toute discussion d'honneur ou d'intérêt doit immédiatement cesser en présence d'une femme. Et un Targui, de race vraiment pure, se fait un devoir de remettre à plus tard le règlement d'une affaire, si importante soit-elle, par respect pour celle qui lui fait l'honneur de sa présence.

Un soir donc, Dassine, réputée la plus belle femme du Hoggar, était à l'Ahal qu'elle présidait, entourée d'une

cour d'admirateurs, lorsque Aflane, qui devait être plus tard son mari, arriva monté sur un méhari blanc. Nous devons dire ici que, du jour où il est agréé comme fiancé, le jeune homme doit offrir à sa future femme un méhari blanc, — la blanche haquénée, — destiné à son usage personnel. On crut Aflane l'heureux élu. Un prétendant malheureux vit rouge et, ayant rompu le cercle, déchargea son fusil sur le nouvel arrivant. Ce dernier ne fut pas atteint, mais son méhari fut tué et, en tombant, l'entraîna dans sa chute. Aflane se dégagea comme il put, puis, sans plus s'occuper de sa monture, vint baiser la main à Dassine, — le baise-main est encore en usage au Hoggar, — et, sans mot dire, prit place dans le cercle où personne n'avait bougé, dans l'attente de ce qui allait se passer. Devant un pareil hommage rendu à sa beauté, devant une pareille maîtrise de soi, — et Dieu sait, pourtant, si Aflane en avait gros sur le cœur, — Dassine se leva et déclara, en plein Ahal, qu'elle venait de fixer son choix et que : Aflane serait son mari.

En vous racontant cette histoire, on ne manque pas d'ajouter comme conclusion : « Aflane a eu de la chance ». Si nous voulions nous faire l'écho des bruits qui courent sur la fidélité de Dassine, nous pourrions dire que son mari est toujours aussi... veinard. Il le sait d'ailleurs, paraît-il, et ne s'en soucie guère, pensant peut-être, et avec juste raison, qu'il n'est pas le seul à l'être... au Hoggar.

LA NOURRITURE

D'une façon générale, on peut dire que les indigènes du Hoggar sont, par la force même des choses, astreints à un régime plus que frugal, tant par la qualité que la quantité des aliments qu'ils peuvent se procurer. L'usage veut que le repas principal, *tarout*, se prenne à midi. Le soir, et à l'heure où les troupes rentrent du pâturage, les Touareg se contentent de lait frais, *Akh-oua-Kefaïen*, ou aigri, *Akh-iezza*. Tout cela, évidemment, n'est que relatif, et l'ordonnance des repas n'est pas toujours aussi scrupuleusement observée. Les pauvres, et plus encore les Touareg en route, qui n'emportent avec eux que de maigres provisions et comptent sur le pays pour assurer leur subsistance, dînent souvent par cœur.

« Mange quand tu peux et autant que tu peux »

« Tu ne sais jamais quand tu pourras manger à nouveau », dit un vieux proverbe du pays, que les Hoggar se font une règle de suivre à la lettre. Restant facilement, et plus souvent qu'ils ne le voudraient, un, deux et même trois jours sans manger, les Touareg se gavent littéralement dès qu'ils en trouvent l'occasion. Nous avons vu nos goumiers qui, en cours de route, étaient privés de lait dont ils sont très friands, en ingurgiter de telles quantités, à l'arrivée aux campements, qu'ils en étaient littéralement saouls, mais saouls à s'affaler par terre, où ils

somnolaient, incapables d'aucun mouvement, tout le temps que durait la digestion laborieuse de pareille masse de liquide. Plus fort encore ! Les rares fois où nous avons eu l'occasion de faire le *mechoui*, en route, nous avons assisté, avec une surprise chaque fois renouvelée, à la répartition des moutons : — Un pour quatre hommes ! Il leur fallait bien une après-midi pour en venir à bout. Mais c'était suffisant, et du mouton qui leur était échu en partage, il ne restait plus que les os, nettoyés avec un art dont ils ont le secret.

Qu'on puisse, difficilement, admettre qu'il y ait des hommes à l'estomac aussi tolérant, aussi... extensible, nous le reconnaissons sans peine. Et nous aurions hésité à rapporter ces faits dont nous avons été le témoin, stupéfié, si nos camarades du « Groupe » n'étaient là pour se porter garants de leur exactitude, s'ils n'avaient vu comme nous, nos goumiers... saouls de viande, après pareille débauche alimentaire. Saouls de viande ! On ne s'attendait certes pas à voir ces deux mots accolés ensemble. Et si nous nous servons de cette expression, si impropre soit elle, c'est que nous n'en voyons pas d'autre qui puisse qualifier, aussi justement, l'état d'abrutissement, de prostration, qui, chez ces malheureux, accompagnait une digestion entrecoupée de... grognements, et qu'on ne peut mieux comparer qu'à celle du « boa ».

On pense bien que les Touareg ne doivent pas s'engraisser, à suivre pareil régime, où les jours de bombance effrénée sont la très rare exception, en comparaison des jours de demi-diète, quand ce n'est pas de diète absolue. C'est là, à notre avis, qu'il faut chercher la raison d'une maigreur, dont on a voulu faire une question de tempérament, dans

laquelle on a voulu voir un caractèreistique de la race. Nous n'en voulons pour preuve, que les Touareg qui ont marché avec nous. Venus au « Groupe », aussi maigres que leurs « frères », ils avaient pris, après dix mois de colonne, un embonpoint, qu'ils ne s'étaient jamais connu, grâce à la ration, peu variée, mais quotidienne, qu'ils touchaient en tant que goumiers.

Le fond de la nourriture, des Touareg du Hoggar, est constitué par du lait, quelques dattes qui viennent du Tidikelt, et du *Bechna* (sorgho à graines blanches de la famille des Graminées). Le pays leur fournit encore de nombreuses ressources qu'ils n'ont garde de négliger, — les pauvres surtout, et, ils sont la majorité au Hoggar.

De mai à juin, et de juillet à septembre, les Imrad vont faire la cueillette des graines de *Toulloult* (*Arthraterum pungens*), et de l'Afezzou (*Panicum turgidum*). A cet effet, plusieurs oued sont, généralement, mis en interdit, et les chameaux n'y sont conduits, au pâturage, qu'une fois la récolte terminée. Les provisions, faites, sont renfermées dans des sacs en peau (*mezoued*). Au moment du repas, les graines sont réduites en poudre et on en fait une sorte de bouillie, avec de l'eau ou du beurre.

De l'Aïr, ils rapportent de petits fromages (*tikammarine*), durs comme du bois, et dont ils sont très friands. Ils mangent rarement de la viande, excepté celle du gibier qu'ils peuvent tuer à la chasse; encore préfèrent-ils souvent la faire boucaner, pour aller la vendre au Tidikelt, d'où ils rapportent des dattes.

Quand l'année est mauvaise, tout est bon aux pauvres pour assurer leur subsistance. On les voit manger du *berdi* (*typha angustifolia*) ; les graines pilées des Caroubes

du *Tahaha* (gommier) ; du *Tanekfaït* (*Diplotaxis Duveyrierana*) ; les fruits du *Teborak* (*Balanites Ægyptiaca*), qu'ils font macérer pour en enlever l'amertume, et même les feuilles de l'*Arremas* (*Atriplex Halimus*), qu'ils font bouillir. Tout cela, évidemment, permet aux plus pauvres de ne pas mourir de faim, mais c'est tout juste.

Les nobles, eux, se nourrissent un peu mieux, du moins ceux qui sont aisés. Dans les centres de culture, qui leur appartiennent, ils font cultiver du blé, *ired* ; de l'orge, *timzine* ; du *bechna*. Mais, ordinairement, ils échangent, au Tidikelt, contre des dattes, le blé et l'orge « qui, disent-ils, sont échauffants pour l'estomac » et pour eux se contentent de *bechna*, « bien plus nourrissant et d'une digestion plus facile » à leur avis.

Les plus riches se paient, parfois, le luxe de boire du thé. Mais le thé et le sucre sont très chers, et difficiles à se procurer. Aussi n'en abusent-ils pas. Par contre, ils n'hésitent pas à en mendier, sans vergogne, aux Français de passage, qui ne sauraient leur faire cadeau plus agréable, à leurs yeux. Le thé, qu'ils trouvent déjà bon, leur paraît encore meilleur s'ils peuvent l'aromatiser avec du *nana*, que les indigènes du Tidikelt leur vendent au prix fort. Les feuilles de cette plante, de la famille des Labiées, sentent la menthe sauvage et, mélangées aux feuilles de thé, donnent à l'infusion une odeur forte, spéciale, une saveur astringente, qui vous surprennent désagréablement et auxquelles on met longtemps à s'habituer.

C'est pour cela que, les premiers temps, nous appréhendions toujours quelque peu les invitations que la politesse nous faisait un devoir de ne pas refuser, et au cours

desquelles il fallait boire, sans sourciller, les trois tasses traditionnelles du breuvage tant prisé au Hoggar. En revanche, nous nous sommes fait de nombreux amis, — parmi lesquels quelques-uns nous ont fourni les documents de cette étude, — en ajoutant, au thé que nous offrions, du *cachou* dont nous avons fait ample provision, sans nous douter de l'usage auquel il servirait, et qui remplaçait avantageusement le *nana* que nos informateurs se procuraient si difficilement.

L'HYGIÈNE

On vit, au Hoggar, dans l'ignorance absolue des principes de l'hygiène la plus élémentaire, et nous ne pensons pas que, sous ce rapport du moins, il existe un peuple aussi arriéré que les Touareg. Ces derniers ont horreur de l'eau, — de l'eau de toilette s'entend, — et, si invraisemblable que cela paraisse, un Targui ne se lave jamais. Nous avons dit jamais ! Qu'on n'aille pas croire à une boutade, à une affirmation portée, à la légère, sur des gens que l'on rencontre toujours sales. Non ! Ce que nous avançons là, — et nous n'avons pas été le seul à le constater, — nous en garantissons l'exactitude. Moussa est le seul Targui, mais le seul, qui se lave quand il peut. Et cette auguste exception ne fait que confirmer une règle générale et scrupuleusement observée au Hoggar. Pour la prière même, le Targui ne se livre pas aux ablutions prescrites par le Coran. Il se contente de : l'*ettamine* (ou simulacre de l'ablution fait avec du sable).

Les Japonais, a-t-on dit, trouvent qu'il se dégage de nous une odeur spéciale, qu'ils ne savent définir, mais dont ils ne peuvent plus se passer quand ils ont vécu longtemps parmi nous. Les Touareg, eux, la définissent très bien et trouvent que nous sentons le mort. Nous verrons, tout à l'heure, pourquoi. En revanche, eux-mêmes, — en raison sans doute de leur mépris absolu de la pro-

preté corporelle, — exhalent des odeurs à nulles autres pareilles, qui impressionnent désagréablement l'odorat, et qui permettent, les yeux fermés, d'affirmer la présence d'un Targui quelque part. Rien ne peut donner une idée de cette odeur, *sui generis*, qui s'obtient au moyen de trois éléments : la sueur, la poussière et le séjour, indéfiniment prolongé, sur un corps, d'une propreté plus que douteuse, de vêtements qui finissent par partir tout seuls, et comme à regret, lambeau par lambeau. Le tout, pimenté par l'odeur de nègre, quand on a affaire à un Harratine, vous prend à la gorge, et de si brutale façon, qu'il vous fait presque regretter le port du *masque*, si incommode fût-il.

A quoi attribuer cette hydrophobie, corporelle et nationale ? On ne peut, à ce sujet, qu'émettre des hypothèses. Doit-on dire que si les Touareg ne se lavent pas, c'est sans doute parce qu'ils ne sont pas sales ? Ah que non ! Ils ne le sont que trop.

On pourrait penser à une économie excessive de l'eau, réservée à la boisson et à l'abreuvement des troupeaux, dans un pays, justement surnommé : le *pays de la soif*. Cette économie, qui n'aurait plus sa raison d'être, maintenant que les puits sont creusés en assez grand nombre, et encore moins dans les Centres de Culture, serait devenue une habitude dont les Touareg n'ont pas encore compris la nécessité de se défaire.

Faut-il croire que les Touareg tiennent à conserver sur leur peau la teinte bleue, «excellente pour la santé», disent-ils, dont ils sont très fiers et que leur vaut le port de la *tchoqqit* ? Plus ils sont barbouillés de bleu, en effet, et plus ils se croient beaux. A telle enseigne qu'ils mouil-

lent leurs vêtements neufs pour les faire déteindre plus facilement, n'ayant pas la patience d'attendre que la sueur ait produit le même effet aussi sûrement, mais plus lentement.

Si on demande aux Touareg pour quelle raison ils ne se lavent pas, ils vous répondent invariablement : « parce l'eau nous rendrait malades ». C'est pour cette raison sans doute, qu'une fois mort, et partant, n'ayant plus à craindre la maladie, le Targui est lavé à grande eau, avant d'être confié à l'ange de la mort, qui l'accompagnera chez *Moulana*, notre maître à tous. Une fois lavé, — et nous pouvons affirmer qu'il l'a été consciencieusement, — il sent moins mauvais, en tous cas, autrement qu'il ne sentait de son vivant, et comme les Français qui se lavent. Voilà, d'après nous, pourquoi nous sentons le mort, aux yeux des Touareg. Nous donnons l'explication par ce qu'elle vaut.

Si les Touareg ne se lavent pas... plus souvent, nous pensons, quant à nous, que c'est parce qu'ils sont frileux. Ils donnent une excuse sanitaire à ce qui n'est que de la pusillanimité chez ces gens, à moitié nus, et toujours au grand air, dans un pays où les nuits et surtout les matinées sont plutôt fraîches. Ils ne se lavent pas l'hiver, parce qu'ils ont froid. Ils ne s'en portent pas plus mal, et il n'y aurait pas de raison, à leurs yeux, pour qu'ils se lavent l'été. Pour être franc, — et si nous ne craignons que les *gens sales* ne tirent de notre aveu un argument en leur faveur, — nous devrions reconnaître, ici, que l'état sanitaire du *Groupe*, au Hoggar, est demeuré excellent, malgré l'obligation, où nous étions, de ne nous laver en moyenne que tous les trois à cinq jours, c'est-à-dire à

chaque arrivée au puits. Cette obligation, qui nous a été très pénible au début, a été moins dure à supporter par la suite et on comprend très bien que les Touareg, qui n'ont pas de l'hygiène la même conception que nous, s'en accommodent facilement, trop facilement même, puisqu'ils ne se lavent même plus quand ils le pourraient.

Sur la peau et dans les vêtements des Touareg, riches ou pauvres, pullulent ou nichent des poux, dont les ébats les laissent insensibles. Question d'habitude peut-être. Il n'en était pas de même pour nous autres Français et, après un séjour quelque peu prolongé au milieu des Touareg, nous devions, sans tarder, nous livrer à une chasse forcenée et toujours fructueuse. Si les poux se distinguent mal sur la peau bistrée ou les vêtements bleu-foncé des indigènes, ils n'en existent pas moins, et le coton de tout pansement, fait à un Targui, qu'on croyait exempt de vermine, en était littéralement farci le lendemain.

Nous n'avons pas à nous occuper de l'hygiène des habitations. Le Targui, essentiellement nomade, vit au grand air et couche à la belle étoile, quand il se déplace, ou même qu'il n'est pas assez riche pour se permettre l'achat et l'entretien d'une tente. Les tentes, d'ailleurs, faites de peaux cousues ensemble, sont ouvertes à tous les vents, et ne servent qu'à se protéger contre les rayons d'un soleil trop ardent.

Nous avons, jusqu'ici, parlé de l'hygiène des Touareg nomades. Celle des sédentaires des Centres de Culture est plus déplorable encore. Tout comme ses maîtres, soit par esprit d'imitation, soit par convenance personnelle, le Harratine ne se lave pas. De plus les malheureux séden-

taires habitent dans des maisons, — et nous nous excusons, ici, d'employer ce qualificatif pour désigner les habitations des indigènes, — dont l'architecture est des plus simples et des plus uniformes, et qui sont un véritable défi à l'hygiène. Ces maisons, puisque maison il y a, aux murs épais, faits en boue séchée au soleil, ont la forme d'un grand cube, muni d'un semblant de porte, percé d'ouvertures très petites, qui font penser à nos meurtrières, et que les Indigènes bouchent, le plus souvent, pendant la saison froide. Au milieu, une cour intérieure, commune à plusieurs ménages, qui vivent ainsi, côte à côte, séparés par des cloisons incomplètes. Parents et enfants sont parqués, pêle-mêle, et dans une promiscuité dont on peut se faire une idée, mais qui surprend toujours, quand on la constate dans la réalité. Le lit est représenté par une natte, posée dans l'endroit le plus obscur et le moins aéré de l'unique pièce, séjour habituel des indigènes, et où ils sont au chaud l'hiver, au frais l'été, sans air et sans lumière en tout temps. Les rares animaux domestiques vivent dans la cour et viennent encore ajouter à l'encombrement d'un espace insuffisant.

Les habitudes des indigènes ne sont pas pour réagir contre ce mauvais état hygiénique, et la malpropreté des habitants et des habitations est chose impossible à décrire. On peut essayer d'en donner une idée, elle sera toujours incomplète pour qui n'aura pas vu par lui-même. Les déjections sont rejetées, avec le fumier, dans la cour intérieure de la maison, jusqu'à ce que, l'encombrement étant par trop grand, les indigènes se décident à les pousser dehors. Oh ! pas bien loin ! Et les... porte-bonheur forment, autour des habitations, une barrière qui, malgré

toute l'attention qu'on y apporte, est rarement franchie sans dégâts, lorsqu'on veut pénétrer à l'intérieur.

La population de ces centres, atrophiée, abâtardie, gratifiée des particularités physionomiques de la race nègre, est d'un aspect peu séduisant, pour ne pas dire repoussant. A l'anémie paludéenne ajoutez l'ophtalmie, en permanence, produite par le soleil, le sirocco, la poussière, entretenue par la malpropreté, et on pourra se faire une idée de cette peuplade de malingres, de borgnes, d'aveugles, d'abrutis qui vous entourent, dès votre arrivée, pour mendier quelque chose « pour leurs enfants », affirment-ils.

Ah ! ces enfants ! Nus comme les gladiateurs de l'ancien temps, les lutteurs de nos jours, les vers de toutes les époques, maigres, décharnés, la tête complètement rasée, à l'exception d'une pincée de cheveux sur le sommet, ils viennent à vous précédés d'un abdomen qui les absorbe. Patients comme seuls ils savent l'être, — et jusqu'à ce qu'ils aient obtenu satisfaction, — ils répètent, sans se lasser, de la même voix plaintive, la même demande qui vous accueille à chaque arrivée dans un campement nouveau : « Ana meskine, attini sordi — je suis malheureux, donne-moi un sou ». Il en meurt beaucoup, comme l'on pense bien, mais ici, plus qu'ailleurs, les vides se comblent et, à chaque passage, vous êtes sûr de retrouver, sinon les mêmes têtes, du moins le même nombre de petits malheureux.

Si on devait en croire leurs parents, ces enfants seraient de véritables phénomènes. Dès que l'on séjourne, en effet, quelques jours auprès d'un campement, et comme chaque jour amène ses mendiants, toujours les mêmes, ceux-ci,

pour mieux vous apitoyer sur leur triste sort, vous affirment effrontément que leurs enfants n'ont rien mangé depuis trois jours. Le chiffre varie chaque fois, mais est rarement inférieur à deux. En s'amusant à faire le compte des jours passés sans nourriture, on arrive à ce résultat fantastique que les enfants, au Hoggar, restent facilement, sans manger, de cinquante à soixante-dix jours... par mois.

MALADIES GÉNÉRALES

Si dans ce modeste travail, dont l'auteur est, avant tout médecin, le chapitre qui traitera de la Pathologie du pays n'est pas ce qu'il devrait être, on voudra bien nous en excuser en songeant que nous avons passé, au Hoggar, en tournée de police et non en tournée sanitaire. Nous n'avons pu, de ce chef, — et pour l'étude de la question qui nous intéresse ici, — recueillir des observations plus nombreuses et surtout plus complètes. Ce sera là, espérons-le, la tâche des camarades qui nous suivront chez les Touareg et qui auront à cœur de faire plus et mieux que nous-même ne l'avons pu. Personnellement, nous devons nous borner à exposer, ici, quelques *Considérations générales*, sans plus, sur les maladies qu'il nous a été donné d'examiner rapidement et de façon sommaire. Et, vraiment, on ne saurait demander davantage à des *Consultations* instituées, au hasard des campements rencontrés, et pour des malades que nous n'avons jamais pu suivre, que nous avons eu rarement l'occasion de revoir.

Un fait constant et qui avait déjà frappé les rares Français, appelés à randonner ou à tenir garnison au Hoggar, est l'excellence de la constitution médicale, et l'absence de toute maladie épidémique ou contagieuse, à l'égard desquelles le pays paraît jouir d'une immunité absolue. Une cause primordiale, à nos yeux, permet d'expliquer

et cette immunité, et l'état sanitaire relativement satisfaisant de la population, malgré son hygiène aussi défectueuse. C'est la chaleur considérable des mois d'été et la lumière aveuglante qui l'accompagne. La température, au soleil, y dépasse alors 70° pendant une partie de la journée, et nous ne pensons pas qu'il y ait de microbe, pathogène, qui puisse résister à l'action prolongée de pareille cause d'atténuation et de destruction. Nous croyons, d'autant plus, à l'efficacité de cette double action de la chaleur et de la lumière, que c'est pendant la saison chaude, — mai-septembre, — que nous avons eu le moins de *consultants*, et que les Touareg nomades, vivant toujours au grand air, nous ont fourni un contingent de malades de beaucoup inférieur à celui des sédentaires des Centres de Culture.

Est-ce à dire que les Touareg, acclimatés depuis des siècles au pays, habitués à leurs vêtements sordides, à leurs habitations misérables, à leur nourriture si précaire, soient doués d'une constitution particulière qui les rende réfractaires à la maladie ? Que non ! Et nous allons voir maintenant quelles sont les maladies qui les atteignent et, parfois même, les déciment.

Les affections qui se présentent, le plus souvent, à l'observation sont peu nombreuses et peu variées. Nous devons signaler, et par ordre de fréquence : la syphilis, la tuberculose, les affections oculaires, le rhumatisme chronique. Un fait remarquable, et qui peut surprendre au premier abord : le paludisme est inconnu au Hoggar.

Syphilis

La syphilis, sous toutes ses formes, est la maladie le plus fréquemment rencontrée dans le Sud. Les Arabes, qui la connaissent bien, l'ont désignée sous un nom qui indique le rôle qu'elle joue parmi eux. Ils l'appellent : la Grande Maladie, *Mered-el-Kebir*. On n'en est pas encore là au Hoggar, et c'est sans doute à l'isolement dans lequel ils ont vécu jusqu'à ces derniers temps, que les Touareg doivent de ne compter que de rares spécimens parmi eux. Il est à remarquer, en effet, que c'est chez les Touareg en relations constantes avec les indigènes du Touat et du Tidikelt, chez les *Caravaniers*, que l'on observe les cas les plus nombreux de syphilis. En revanche, ils diminuent de fréquence à mesure que l'on s'enfonce davantage dans le pays. Que penser de cela ? sinon que la syphilis croît avec la civilisation, et qu'elle serait un article d'exportation de la ville à la tribu. Espérons, et pour les Touareg, et pour l'honneur de la civilisation que nous prétendons leur apporter, qu'elle ne les fera pas bénéficier que... d'articles de ce genre.

Nous avons eu rarement l'occasion de soigner des chancres. Une dizaine en tout, soit chez des Goumiers qui faisaient la navette entre le Groupe et In Salah, soit chez des indigènes, retour de caravane. Une seule fois nous avons constaté... l'accident chez un sédentaire, à Taraouaout. La femme qui l'en avait gratifié, et que nous n'avons malheureusement pu examiner, avait assez longtemps suivi le groupe, en quête de nourriture, et il n'y

aurait rien d'étonnant à ce qu'elle ait été contaminée par un de nos Goumiers.

Les accidents secondaires passent souvent inaperçus chez les Touareg qui n'y attachent pas d'importance lorsqu'ils n'en souffrent pas. Quand on est appelé à les constater, c'est généralement sur la bouche, les lèvres, la langue, qu'on les rencontre le plus souvent. Ils ont, semble-t-il, pour ces organes, une prédilection qui peut paraître singulière au premier abord, mais qui s'explique très facilement. La *guerba* (outre qui sert au transport de l'eau), à la *bouche* de laquelle chacun va étancher sa soif ; le bol de lait qu'on se passe à la ronde ; le plat de couscous où chacun puise à même ; la tasse à thé que l'on se prête ; la cigarette que l'on fume à plusieurs, c'est plus qu'il n'en faut pour la propagation de ces lésions éminemment contagieuses. Et quand on a vu cette *mise en commun* de tout ce qui se porte à la bouche, on ne s'étonne plus que plaques muqueuses : buccales et amygdaliennes, s'offrent si souvent à l'observation.

En dehors des plaques muqueuses, nous avons eu souvent l'occasion d'observer des syphilides de toutes variétés, des lésions cutanées ulcérées et infectées, pour lesquelles, d'ailleurs, un traitement local antiseptique était parfois suffisant et qui guérissaient, en quelques jours, si les malades étaient dociles.

Les accidents tertiaires, en revanche, sont ceux que l'on rencontre le plus souvent. Le contraire nous aurait, certes, étonné en raison de l'absence de tout traitement au cours des périodes primaire et secondaire. Nous devons dire, cependant, que cette fréquence est quelque peu relative aussi. Et si elle nous frappe davantage, c'est que ce sont

surtout les malades, atteints de pareilles lésions, qui viennent nous consulter. Perforation de la voûte palatine ; effondrement des os de la base du nez par nécrose des os propres, telles sont les lésions les plus fréquemment observées.

Au cours de notre longue randonnée, et pas plus dans les campements que dans les Centres, nous n'avons rencontré, ni un P. G., ni un tabétique. Nous devons faire remarquer ici, — et le fait peut avoir son importance, — qu'il en a été de même au Sahara où nous avons randonnée, pendant près de deux ans : — Convois ou Infirmeries indigènes, — sans observer une seule manifestation parasymphilitique. Si Paralyse Générale, et Ataxie locomotrice ne sont vraiment que la localisation de l'infection syphilitique sur le système nerveux, central ou médullaire, comment se fait-il que les indigènes y soient réfractaires ? Puisque toute infection a tendance à se localiser sur un point faible de l'organisme, on peut, à la rigueur, admettre que le système nerveux central des Touareg, qui travaillent peu cérébralement, ne soit pas, pour le tréponème, le *locus minoris resistentiæ* rêvé. Mais pareil raisonnement, qui s'appliquerait à la Paralyse générale, ne pourrait se tenir pour l'Ataxie locomotrice. Les Touareg et, plus encore les Sahariens, sont avant tout des médullaires, usant et abusant des plaisirs vénériens, comme le montrent bien leur caducité et leur sénilité précoces. Pourquoi leur système nerveux médullaire échapperait-il à l'infection syphilitique ? Faut-il alors penser, chez eux, à une infection atténuée, à une sorte de mîthridatisation, si nous pouvons ainsi dire ?

Les manifestations de la syphilis héréditaire, plutôt

rare au Hoggar, ne se rencontrent guère que dans la seconde enfance. Elles se traduisent par des déformations dentaires caractéristiques, des exostoses, et surtout des malformations des os longs, — nombreux tibias incurvés en forme de fourreau de sabre, — et, plus rarement, des os courts, — trois nez en lorgnette. — A signaler que ces constatations se sont faites de plus en plus rares, au cours de notre voyage, et à mesure que nous nous enfonçons plus avant dans le pays.

Enfin nous pensons pouvoir attribuer à la syphilis héréditaire la plupart des cas de mortalité infantile, assez rare chez les nomades, exagérée vraiment chez les sédentaires des Centres de Culture. D'autres causes interviennent évidemment, et nous avons vu lesquelles quand nous avons parlé de l'hygiène des Centres, mais il ne faut pas oublier, non plus, que la plupart des sédentaires sont des Harratine, c'est-à-dire des étrangers ramenés au Hoggar, et raziés dans les pays où les non-syphilitiques sont la rare exception.

Pour ne pas avoir à revenir sur la question des maladies vénériennes, nous dirons, maintenant, deux mots de la Blennorragie assez fréquemment rencontrée au Hoggar, et sous sa forme chronique le plus souvent. Pour cette affection, plus encore que pour toute autre, les Touareg prennent leur mal en patience, et attendent son passage à l'état chronique. Nous devons d'ailleurs reconnaître qu'elle évolue généralement sans complications. La seule que nous ayons observée est une cystite qui s'est déclarée chez un goumier, à la suite d'un raid à méhari. Si nous ne parlons ni de la blennorragie, ni de ses conséquences chez la femme, au Hoggar, c'est que jamais nos

consultantès ne nous ont demandé nos soins pour une maladie dont nous ne les croyons pas indemnes, bien loin de là, mais qu'elles n'ont jamais voulu nous avouer.

Tuberculose

Au point de vue de la tuberculose, nous devons faire une distinction entre les nomades, qui sont le plus grand nombre, et les sédentaires : Harratine ou Imrad. Les premiers, en effet, vivent au grand air, ou sous des tentes généralement ouvertes à tous les vents, c'est-à-dire dans des conditions excellentes pour échapper à la terrible maladie. Aussi n'en sont-ils que très rarement atteints, autant dire jamais, et la tuberculose pulmonaire, chez eux, est une rareté. La vie qu'ils mènent ne se prête guère, ni à son développement, ni à sa dissémination. Le bacille de Koch n'aime, en effet, ni la lumière, ni le soleil. Ici, le soleil, ce microbicide par excellence, pénètre partout, et le vent aide, dans une certaine mesure, à transporter au loin, dans le désert, le bacille qui se dessèche et meurt. Les seules tuberculoses, que nous ayons eu à observer, chez les nomades, ont été des manifestations locales et principalement articulaires de l'infection. Quelques rares tumeurs blanches, à évolution torpide, du coude, du pied, du genou. Nous n'avons jamais eu l'occasion de voir, ni une carie costale, ni une péritonite tuberculeuse.

En revanche,, et en raison de leur genre de vie, les sédentaires des Centres de Culture paient un large tribut à la tuberculose. Chez ces malheureux, mal vêtus, mal nourris, qui végètent dans des habitations sans air et sans

lumière, le bacille de Koch trouve, pour son développement, un terrain merveilleusement préparé. La promiscuité habituelle des indigènes explique, sur un organisme affaibli, en état de réceptivité et de moindre résistance, une contagion favorisée par l'encombrement et les mauvaises conditions hygiéniques. Et la tuberculose, une fois installée dans une maison, a vite fait de la « nettoyer », avec une rapidité effrayante, au dire des indigènes. Nous n'avons, malheureusement, pu suivre la plupart de nos malades, mais nous avons eu, assez souvent, l'occasion de repasser par les Centres, déjà visités une première fois. Nous avons presque toujours enregistré de nouveaux cas, dans les familles ou les maisons, dont un ou plusieurs membres, ou habitants, étaient tuberculeux lors de notre premier passage. Souvent même, et en l'espace de trois ou quatre mois généralement, les lésions pulmonaires s'étaient développées avec une telle rapidité que, chez ces nouveaux malades, la mort paraissait inévitable à bref délai.

Syphilis et tuberculose sont les deux maladies qui nous ont paru mériter un développement spécial. Quand aux autres affections qu'il nous a été donné de reconnaître ou de soigner, nous les passerons rapidement en revue, nous arrêtant seulement sur celles qui, à notre point de vue, offrent quelque intérêt.

Paludisme

Nous avons, plus haut, affirmé que le paludisme était inconnu au Hoggar. Cela n'a rien qui doive nous surprendre, quand on songe qu'on chercherait, vainement, un

seul moustique, aussi bien aux abords des rares points d'eau, que dans les Centres de Culture. Les gens qui font du paludisme, au Hoggar, sont ceux qui ont été le contracter ailleurs, et chez lesquels il s'est réveillé sous une cause quelconque : — fatigue, soleil, — comme cela s'est souvent produit pour les soldats du Groupe. En revanche, la plupart des *fiévreux*, parmi nos consultants, et qu'un examen superficiel aurait pu faire prendre pour des paludéens, n'ont jamais présenté de symptômes bien nets de paludisme, et la quinine était sans action sur eux. Ceux que nous avons pu suivre, pendant quelques jours, nous ont donné l'impression très nette d'être atteints de fièvre d'origine gastro-intestinale. Et nous sommes certain que le laboratoire aurait confirmé notre diagnostic.

Rhumatisme articulaire

A chaque campement visité, nombreux étaient les malades qui se plaignaient de douleurs rhumatoïdes, et présentaient, à l'examen, des doigts aux articulations nouées, caractéristiques du rhumatisme déformant. Nous nous expliquons les douleurs dont ils souffrent, le rhumatisme chronique dont ils sont atteints, par le passage, brusque et journellement répété, d'une chaleur excessive à un froid très vif. Le jour, et c'est principalement des nomades que nous voulons parler ici, ils ont chaud, très chaud même ; la nuit venue, couchant à même la terre, à la belle étoile, et à peine couverts, ils ont tellement froid, vers le matin surtout, qu'ils préfèrent, à cette heure, s'assembler en rond autour d'un maigre feu, où ils tuent le temps et le sommeil, à raconter des histoires, en attendant le jour.

Nous n'insisterons pas sur les affections aiguës banales des voies respiratoires : amygdalites, angines, bronchites, ou du tube digestif : embarras gastriques, diarrhée, entérite. Et après avoir signalé, en passant, que nous n'avons jamais observé de *dysenterie*, au Hoggar, nous aborderons l'étude des affections chirurgicales spéciales : yeux, oreilles, maladies de la bouche et des dents.

Affections des Yeux

Avec la syphilis, les affections oculaires dominent toute la Pathologie des indigènes du Hoggar. Nous devons, en premier lieu, signaler la conjonctivite aiguë, d'origine le plus souvent irritative ou mécanique. Le sable joue, en effet, un grand rôle dans sa production ; et les lendemains des grandes tempêtes de vent, nous avons pu observer de véritables épidémies de conjonctivites aiguës. Tous les stades ont été observés, depuis la simple hyperhémie catarrhale, localisée à la conjonctive palpébrale, jusqu'à sa généralisation à la conjonctive tout entière.

La conjonctivite granuleuse s'est présentée à nous sous ses deux formes : aiguë et chronique, et avec ses complications habituelles : pannus, sclérose de la conjonctive, trichiasis. Comment en serait-il autrement, d'ailleurs, pour une maladie aussi contagieuse, au milieu de la promiscuité créée par la vie indigène ? Toutes ces affections oculaires reconnaissent plusieurs causes, dont deux principales, à notre avis : le vent et le sable, dont l'action irritative est aggravée par la malpropreté des indigènes. A ce sujet, nous devons faire remarquer que les affections oculaires

sont bien plus rares chez les Touareg que chez les Harra-tine. Est-ce à cause du *Tidjelmoust*, derrière lequel ils cachent leurs yeux, en les abritant ? Est-ce en raison de l'usage du Kohl, « excellent pour la santé », disent-ils, et qui le serait vraiment, dans le cas particulier, en arrêtant tout ou partie des poussières irritantes entraînées par le vent.

Nous n'avons jamais eu à soigner de conjonctivité blennorrhagique. Seule la présence de quelques enfants borgnes ou aveugles, dans les Centres de Culture, nous a fait soupçonner cette terrible complication d'une maladie pour laquelle on nous a consulté plutôt rarement.

A signaler quelques cataractes, pas très nombreuses, et opérables pour la plupart. Les malades auraient certainement retiré le plus grand bénéfice d'une intervention, si elle avait pu être tentée.

Voies lacrymales

Le larmolement est une véritable infirmité, que nous avons rencontrée, principalement, chez les vieux Harra-tine. La plupart de ces consultants étaient très souvent, et simultanément, atteints de rhinites aiguës ou syphilitiques. Et cela justifie l'opinion qui veut que la plupart des affections lacrymales proviennent du nez, par propagation directe de muqueuse à muqueuse.

La pathologie des oreilles ne nous a fourni l'occasion d'aucune étude intéressante. Nous n'avons jamais été consulté que pour des otites externes qui ont guéri, le plus souvent, après l'ablation d'un énorme bouchon de cerumen. Nous doutons fort que la guérison soit défini-

tive, et nous pensons que notre successeur aura à soigner de nouvelles otites, ou mieux, de nouvelles obstructions du conduit auditif, inévitables en raison du genre de vie des indigènes.

Affections de la Bouche et des Dents

D'une façon générale, et à part de très rares exceptions, tous nos consultants avaient la bouche dans un état déplorable, et souffraient des dents de façon habituelle. Ce que nous disons-là des Touareg s'applique tout aussi bien aux Arabes et même aux nègres, que nous avons examinés. Et si la légende veut que ces gens montrent, uniformément, dans une bouche largement fendue, des dents d'une blancheur éblouissante, la vérité est tout autre, pour plusieurs raisons.

L'eau de boisson des indigènes est boueuse le plus souvent. Les petits graviers et le sable qu'elle contient agissent mécaniquement sur les dents, pour faire brèche à la longue. La porte à l'infection, une fois ouverte, les microbes de la carie dentaire, associés aux saprophytes de la cavité buccale, trouvent, dans cette eau chargée de matières organiques, un excellent bouillon de culture.

D'autre part, comme nous l'avons déjà vu, la nourriture des indigènes, peu minéralisée, pauvre en phosphates et en carbonates, riche en sucre, rend les dents plus accessibles à l'infection.

Enfin nous savons que les affections générales qui entraînent la décalcification de l'organisme, prédisposent à la carie dentaire. Dans le cas particulier, syphilis ou rachitisme, associés parfois, jouent le plus grand rôle.

Maladies cutanées et du Cuir chevelu

La syphilis, comme bien on pense, revendique la plupart des maladies cutanées, dont sont atteints les Touareg. Mais à côté de la *Grande Maladie*, trouvent place quelques affections qui en sont complètement indépendantes. Nous signalerons, parmi ces dernières, l'eczéma chronique des membres, eczéma aussi rebelle et à évolution aussi lente que chez les Européens.

Nous citerons encore quelques cas de psoriasis et d'ichtyose. Cette dernière affection s'est montrée surtout chez les Harratine.

Nous avons été tout étonné de n'avoir jamais pu observer un seul cas de gâle chez des gens aussi sales. Les Français, qui avaient fait partie des premières expéditions, nous ont affirmé que la gale est inconnue au Hoggar. Bien plus, nous nous sommes laissé dire que le « *microbe* ! de la gale ne peut vivre sous cette latitude », et on nous en a donné comme preuve l'exemple de Français contaminés qui, partis au Hoggar, en sont revenus, quelques mois après, guéris et sans avoir suivi aucun traitement. Que vaut pareille affirmation ? Nous n'en savons rien. Toujours est-il que, pour cette raison ou pour une autre, la gale est inconnue au Hoggar. Les indigènes ne savent pas ce que c'est, et les Français ne l'y ont jamais attrapée. C'est fort heureux, d'ailleurs, car si, par malheur, le traitement qui consiste ici à n'en suivre aucun n'allait pas réussir, celui que recommande la Faculté serait d'une application plutôt difficile.

Jamais de teigne, ou de favus, si communs chez les Arabes, en raison peut-être de l'habitude qu'ont les Touareg de porter les cheveux ras, coupés au *mous*, et de garder la tête à découvert.

Avant de terminer ce chapitre, nous croyons devoir consacrer quelques lignes aux :

Piqûres et morsures venimeuses

que nous avons eu occasion d'observer assez souvent. Nous ne nous occuperons pas ici de leur symptomatologie, décrite en détail, dans tous les traités spéciaux, mais nous en profiterons pour relater quelques particularités de la symptomatologie et de la thérapeutique de ces sortes d'accidents.

SCORPIONS. — Scorpions jaunes et scorpions noirs, que l'on trouve principalement dans les Centres de Culture, sous les pierres et même dans les maisons, sont aussi communs l'un que l'autre, au Hoggar. Nous avons vu, très souvent des gens : Français ou Indigènes, piqués par ces bêtes. Nous devons reconnaître que pareille piqûre n'a jamais entraîné la mort, contrairement aux affirmations des indigènes, qui vous citent l'exemple de gens, piqués par des scorpions et morts quelques jours et même quelques heures après ! Ces piqûres mortelles auraient été faites l'été, et les victimes en auraient été des vieillards ou des enfants. Doit-on penser à une virulence plus forte du venin pendant l'été ? ou bien encore faut-il croire que les enfants et les vieillards qui supportent, le moins bien, la chaleur excessive des mois d'été, sont, pendant cette saison, en état de moindre résistance au venin des scorpions ?

Les piqûres sont presque exclusivement localisées à la main ou au pied. Voici qu'elle en est l'évolution, telle du moins que nous l'avons observée. Immédiatement après la piqûre : œdème considérable du membre correspondant qui « enfle à vue d'œil », avec anesthésie presque absolue. C'est, en effet, sans douleur pour le patient que nous avons toujours pratiqué nos incisions locales de débriement. Quelques heures plus tard : élévation de la température locale, élancement au niveau de la piqûre, douleurs s'irradiant dans tout le membre, puis élévation progressive de la température générale, qui se maintiendra aux environs de 40° pendant deux jours au maximum, et sans que la quinine paraisse en rien l'influencer. On pourrait croire alors à un phlegmon diffus si ce n'était l'anamnèse. Après quarante-huit heures environ, quelquefois avant, rarement plus tard, les phénomènes locaux s'amendent, la fièvre tombe et la guérison complète survient au bout de trois ou quatre jours, sans autre complication.

La thérapeutique, dont nous avons obtenu les meilleurs résultats, lors de notre séjour à Touggourt, — le pays par excellence des scorpions, — a été mise en œuvre au Hoggar, et avec le même succès. Elle s'est bornée à faire, au niveau de la piqûre, des scarifications, que nous saupoudrions largement de permanganate de potasse. Le malade était mis à la diète hydrique, et on attendait. Ce procédé nous a toujours donné d'excellents résultats, et l'emploi du permanganate n'a jamais amené de complications locales.

VIPÈRES. — Comme vipères, on trouve au Hoggar : la vipère à corne, *lefa*, qui est l'espèce la plus répandue, et le *naja*, ou Aspic de Cléopâtre, dont la piqûre est rapidement

mortelle, en quelques minutes au dire des indigènes. Ils redoutent tellement cette vipère, qui ne peut mieux se comparer qu'à une anguillule, que s'ils trouvent des traces de *naja*, à l'endroit où ils avaient pensé s'arrêter, ils en sont quittes pour aller camper quelques kilomètres plus loin.

Lefa et *Naja* se tiennent généralement dans les lits d'oued, masqués par les touffes du pâturage, se distinguant mal sur le sable dont ils prennent la couleur, et sous lequel, parfois, ils s'enroulent aux heures chaudes de la journée. C'est en allant chercher du bois pour le feu que les indigènes sont mordus, soit aux pieds s'ils ont marché sur la vipère, soit à la main s'ils l'ont dérangée dans la touffe où elle se tenait.

Nous avons eu, assez souvent, au cours de la campagne, l'occasion d'observer des gens, — Goumiers ou indigènes, — mordus par des vipères à cornes.

La symptomatologie de ces morsures est assez longuement décrite dans les traités spéciaux pour que nous croyons inutile d'insister là-dessus.

Pour ce qui est de la thérapeutique suivie, nous devons reconnaître que nous n'avons eu qu'à nous louer de l'emploi du sérum de Calmette. Grâce à l'injection de deux ampoules de sérum antivenimeux, faite dans un délai qui a varié de quelques minutes à quatre heures après la morsure, nous n'avons jamais eu aucun accident mortel à déplorer. Au traitement antivenimeux par le sérum, nous avons toujours associé le traitement local au permanganate de potasse, et dans les mêmes conditions que pour les piqures de scorpion. Nos sous-officiers français et indigènes connaissaient et appliquaient le procédé, sui-

vant nos recommandations. Et tout homme mordu au pâturage ne nous était envoyé pour la piqure anfvénimeuse qu'après débridement de la morsure, scarification tout autour, saupoudrage de permanganate de potasse et ligature du membre.

Telle était la consigne, et nous sommes, pour notre part, convaincu que nous lui devons d'avoir pu faire, et avec succès, l'injection classique jusqu'à quatre heures après la morsure. Ces plaies chirurgicales, empressons-nous de le dire, ont toujours évolué normalement, et la guérison en était obtenue six à sept jours après en moyenne.

Ces faits nous paraissent intéressants à un triple point de vue.

1° Ils mettent en évidence, une fois de plus, la valeur indiscutable du sérum de Calmette. Nous avons vu les résultats vraiment merveilleux qu'il nous a donné chez l'homme. D'après l'expérience, — unique en son genre, — d'un de nos sous-officiers, qui a sauvé son méhari, grâce à l'injection de cinq ampoules de sérum, nous croyons pouvoir affirmer qu'il est tout aussi efficace chez les animaux. Ce ne serait qu'une question de dose. Personnellement nous n'avons jamais eu l'occasion de... soigner un méhari mordu par une vipère, mais, au dire des Français, les méharia mordus, et qui n'avaient reçu qu'une ampoule, étaient morts, tous sans exception.

Nous pensons que le sérum agirait, tout aussi bien, dans les morsures de *naja*, mais nous ne saurions l'affirmer. Le seul indigène victime de cette vipère et sur lequel nous aurions pu tenter l'expérience, était mort une heure environ avant notre arrivée, et, au dire de ses compagnons, dix minutes à un quart d'heure après avoir été mordu.

2° Ils montrent que pour les piqures des scorpions jaune et noir, le traitement local au permanganate, à l'exclusion de tout autre médicament, est largement suffisant. — Plus de cinquante cas observés en comptant ceux traités à Touggourt.

3° Ils prouvent, enfin, que le permanganate de potasse, employé pur, et largement, n'a eu aucune action nocive sur les tissus avec lesquels il est resté en contact.

Que la morsure des vipères, soit mortelle, cela ne fait pas de doute pensons-nous ! Mais l'est-elle toujours ? Les indigènes vous répondent oui ! Les malheureux n'ont pas de sérum à leur disposition et savent, par expérience, que tout homme mordu est un homme mort, à moins que nous ne soyons là. Nous sommes tout à fait de leur avis, et seule l'injection de sérum antivenimeux peut sauver de la mort. Encore faut-il qu'elle soit faite à temps. Nous la croyons inutile après un certain délai, que nous n'avons pas l'expérience suffisante pour pouvoir préciser d'avantage. Nous dirons cependant que des trois goumiers qui sont morts, après avoir été mordus par des vipères, deux n'avaient pu recevoir aucun traitement, et le troisième avait reçu une double injection de sérum six heures après avoir été mordu. Mort deux heures après l'injection.

Nous devons signaler que le R. P. de Foucauld, qui vivait, au Hoggar, dans l'horreur et la terreur des vipères, et dont la maison, à Tamamrasset, était construite de façon à leur en interdire l'entrée, fut, un jour, mordu par un de ces reptiles. Le temps d'aller prévenir les Français, à Motylinski, et le Père de Foucauld, qui avait perdu connaissance, peu après l'accident, était revenu à lui, après être resté « mort » pendant dix heures environ.

Le Père de Foucauld se remit assez vite, — une dizaine de jours, — mais eut à souffrir de troubles périodiques locaux et généraux, qu'on ne pouvait attribuer qu'à la morsure dont il avait été victime. Tous les mois, et à peu près à la même époque à laquelle il avait eu son accident, le Père ressentait des douleurs dans le bras atteint, qui était parfois agité de tremblements convulsifs. Pendant un jour ou deux, il était fébricitant, mal à l'aise, avec mal de tête et envie de vomir, présentait, en un mot, tous les symptômes d'un embarras gastrique. Cela durait deux ou trois jours au maximum, puis tout rentrait dans l'ordre jusqu'à la nouvelle crise, le mois suivant.

Nous ne connaissons pas d'autre exemple de survie à une morsure de vipère non traitée. Mais comment expliquer celui du Père de Foucauld. Doit-on croire à une résistance plus forte de l'organisme au venin ? Ne faut-il voir là qu'une question de virulence plus ou moins grande du venin chez une vipère, suivant les saisons, suivant l'état de jeûne ou de réplétion stomacale ? Faut-il enfin penser à la dose plus ou moins forte de venin que la vipère pourra verser dans la plaie, suivant que sa dernière morsure remontera à plus ou moins longtemps, ou pour toute autre cause ?

Après avoir parlé des scorpions et vipères, nous ne saurions oublier la « Tarentule », aussi commune au Hoggar, que peut l'être l'araignée chez nous. Sur la foi des indigènes, qui l'accusent des pires maléfices, — elle suceraient le sang des gens pendant leur sommeil, les rendrait fous, leur donnerait des convulsions, que sais-je encore ? — les Français la redoutent. Ils croient, pour la plupart, que si elle ne donne pas la mort, — ils n'en sont

d'ailleurs pas plus sûr que cela, — elle n'en fait pas moins beaucoup de mal ! Nous avouerons n'avoir jamais eu à soigner aucun accident dû à cette grosse araignée, qui ne piquerait que pendant la nuit.

RELIGIOSITÉ -- SUPERSTITION

DIABLERIE

Bien que convertis à l'Islamisme, les Touareg sont très peu religieux et les Arabes eux-mêmes vous disent: « Ces gens-là n'ont de l'Islam que le nom. » Nous avons, déjà vu, qu'au Hoggar, on ne se livre pas aux ablutions, prescrites, pour la prière. Nous ajouterons que la prière y est rarement faite, et pour cause. Au campement, la présence des femmes s'y oppose. Elles pourraient voir le... dos des hommes, pendant leurs gémissements, et cela serait du dernier shocking. En route, les femmes ne sont plus là, et le Targui pourrait se prosterner en toute sécurité. Mais voilà, il se rappelle, alors, qu'il ne sait pas, très bien, les mots de la prière, et, comme personne n'est là pour les lui apprendre, plutôt que de mal prier, il préfère encore ne pas prier du tout. Enfin, le Targui trouve qu'il y a déjà assez de jours de jeûne forcé dans la vie, — il y en a même trop à son gré, — pour vouloir s'imposer des jeûnes, volontaires, et à époque fixe. Aussi a-t-il décidé d'ignorer le Ramadam.

La plupart des Touareg, — les Caravaniers du moins, — se font affilier aux différents ordres religieux des gens avec lesquels ils sont en relations commerciales. Leur affiliation est-elle sincère ? Nous ne le pensons pas. Pour

nous, ils le font pour faire plaisir à leurs amis et sans y attacher autrement d'importance, comme ils se font tatouer, ou bien par intérêt et parce que les transactions sont toujours plus faciles entre « frères » d'une même confrérie religieuse. Mais jamais, et dès qu'ils reviennent au Hoggar, ils ne mettent, au cou, le chapelet que leur Ordre leur fait une règle de porter, ostensiblement. Comme d'autre part, ils ont décidé de le laisser aux bagages, chaque fois qu'ils vont commettre une action répréhensible, ils n'ont, pour ainsi dire jamais, l'insigne de l'ordre, sur eux du moins. Ils ne s'en embarrassent que lorsqu'ils repartent chez leurs « frères », qui ont été leurs « parrains ».

Il est une prière que le Targui n'oublie pas, cependant. C'est celle qu'il fait à chaque nouvelle lune. Les mains ouvertes, et regardant l'astre des nuits, il formule, alors, le souhait d'être en vie à la lune prochaine. Ce n'est ni long ni bien compliqué, et la foi, peu agissante, des Touareg s'en accommode très bien.

Un usage assez curieux veut qu'à la fête du *Mouloud*, (naissance du Prophète), les Touareg se tendent la main en se disant: « *Assarouf* », (pardon), pour se faire pardonner leurs fautes. Mais s'il n'y a pas de *thaleb* dans la tribu, pour leur rappeler la date du Mouloud, les Touareg l'oublent facilement, et remettent à l'année suivante la fête d'un pardon public et réciproque.

Mal ou peu convertis, ils sont, par contre, restés naïfs et superstitieux, et croient tous à l'efficacité des amulettes. Ces *tira* que les sorciers leurs remettent, moyennant une redevance, ont chacune une attribution spéciale, une vertu particulière. Elles se portent, ostensiblement, sur le dos ou la poitrine, enfermées dans des gaines en cuir ou en

métal, et suspendues à de gros cordons en soie, ou en laine tressée.

La croyance la plus répandue au Hoggar est celle qui a trait au mauvais œil (*tahott*). Nous verrons, dans le chapitre qui traite de la sorcellerie, comment on peut s'en préserver. Pour le moment, nous nous contenterons de dire que l'effet du mauvais œil se manifeste de différentes façons. Se sentir soudainement fatigué, sans raison; être triste; souffrir d'un violent mal de tête; avoir failli prendre feu, c'est plus qu'il n'en faut, pour se croire atteint par le mauvais œil.

Mais les Touareg ont bien d'autres superstitions, et nous allons en donner ici un aperçu, en regrettant de n'avoir pu, sur ce sujet, nous documenter, aussi complètement que nous l'aurions voulu.

Il y a, au Hoggar, des jours heureux et des jours néfastes. Les jours heureux, ceux qui sont recommandés pour se mettre en route, sont: le vendredi après la prière; le samedi matin et le lundi. Pour les quantièmes heureux, on compte sur les doigts, à partir de l'index, d'abord le 2, puis on revient à l'index en comptant, à chaque fois: 7, 12, 17, 22, 27.

Si le matin, au réveil, on aperçoit quelqu'un, avant d'avoir levé les yeux au ciel, et si un malheur vous arrive dans la journée, la personne vue en aura été la cause indirecte, car on l'aura aperçue avant d'avoir vu Dieu.

Il faut éviter, comme première rencontre du jour, un borgne ou un homme à sourcils froncés: ils portent le mauvais œil.

La vue d'un lièvre à l'aube: mauvais présage; d'un chacal: présage heureux.

Celui qui grince des dents, en dormant, sera orphelin; on dit qu'il mange la tête de ses parents. De même, on perdra ses parents, si on appuie sa tête sur ses mains, car c'est l'attitude de la tristesse.

Si les taches blanches des ongles sont rondes, elles portent bonheur; mais on recevra, sûrement, une mauvaise nouvelle, si on a une tache allongée sur un ongle et surtout si c'est sur un ongle de la main droite.

Il ne faut jamais se plaindre de n'avoir pas réussi dans une entreprise, mais au contraire remercier Dieu qui, par ce malheur, vous en a évité d'autres plus grands, et qu'on s'attirerait, sûrement, si le premier n'était pas accepté d'un cœur léger et reconnaissant.

On ne doit jamais se coucher du côté éclairé par la lune: on serait pris de fièvre, et, pour en guérir, il faudrait, ensuite, marcher, toute une journée, au soleil.

La terre ne bouge pas; elle est portée sur les cornes d'un taureau. Quand celui-ci est fatigué, il change de corne et on a un tremblement de terre.

Une éclipse annonce, sûrement, la mort d'un haut personnage. Le soleil et la lune, « pâlisent de tristesse » lorsque quelqu'un de grand va mourir, ou qu'une catastrophe va se produire.

L'étoile filante représente une personne médisante morte. Chaque homme, sur terre, a son étoile correspondante dans le ciel. Et de même que les gens, sur terre, fuient les mauvaises langues, de même les étoiles de ces personnes sont chassées de partout dans le ciel.

Pendant le sommeil, l'âme quitte le corps et va visiter d'autres âmes. Ce que nous voyons et entendons en rêve, ce sont les choses que l'âme voit et les conversations auxquelles

les elle prend part, dans ses pérégrinations. Aussi ne doit-on jamais réveiller brusquement un dormeur, car, s'il rêve, à ce moment, l'âme peut ne pas avoir le temps de réintégrer le corps, et l'homme pourrait mourir aussitôt.

Enfin, il existe une coutume fort ancienne, dont Duveyrier a parlé, et qui est la consultation des vieux tombeaux. Pour cela, les femmes, — c'est à elle qu'est dévolue cette mission, — s'habillent en évitant de porter sur elles quoique ce soit en fer ou en acier. Elles se couchent près du tombeau, posent les questions et le *Zabbar* leur donne la réponse demandée. On consulte les tombeaux pour avoir des nouvelles des absents, des gens partis en rezzou ou en caravane et qui n'ont plus donné signe de vie.

Les nobles ont encore d'autres superstitions. Ainsi jamais ils ne mangeront et encore moins ne tueront un *Arata* (*varanus*), parce que l'Ourane, disent-ils, est l'oncle maternel des Touareg Hoggar. Et, à ce sujet, ils racontent la légende suivante: Sept hommes nobles, de races différentes, et parmi lesquels était un noble Targui, tuèrent, un jour, une chamelle appartenant à *Sidna Nouh* (Noé). Pour les punir, Dieu les changea en animaux. L'un fut métamorphosé en chacal; l'autre devint un lièvre; le troisième fut condamné à être caméléon, etc.; le noble Targui, lui, fut transformé en Ourane. Quand à la chamelle tuée, elle est maintenant au ciel. C'est la Grande Ourse, dont l'étoile polaire, (*Bel Hadi*), est la tête.

De même que l'Ourane, la poule, est un animal sacré pour les nobles qui refusent énergiquement d'en manger. Si on leur en demande la raison, ils répondent que c'est parce que les « poules cherchent leur nourriture dans le fumier ». Ils nous ont cependant habitués à moins de

délicatesse, et nous pensons que s'ils ne mangent ni poules ni œufs, c'est pour la raison suivante: Quand un noble Targui meurt, son âme va expier ses péchés dans le corps d'un coq. A la mort du coq, l'âme quitte l'animal et s'en va vers Dieu, car elle a purgé sa peine sur la terre. Mais il lui faut un séjour minimum d'un an dans un... coq-purgatoire, pour que l'âme soit autorisée à se présenter devant Dieu. Si le coq, ainsi habité, meurt avant que son... locataire ait fini son temps d'expiation, ce dernier en sera quitte pour recommencer, ailleurs, un nouveau bail d'une année. Pour ne pas exposer leurs « frères » à pareil désagrément, les Touareg ne tueront jamais un coq. Au contraire, plus il y aura de coqs dans un pays mieux cela vaudra pour les Touareg, car une fois morts, ils n'auront pas trop à chercher le purgatoire réglementaire. Aussi ne tuent-ils jamais la poule qui fait l'œuf, et encore moins mangent-ils l'œuf d'où peut sortir le coq.

L'aguezzeram lézard stellion), est également sacré au Hoggar. Nous n'avons pu savoir pour quelle raison. Quand on la demande aux Touareg, ils vous répondent: « Je ne mange pas l'aguezzeram parce qu'il sent mauvais, et qu'il a la peau rugueuse. » Nous ne pensons pas que cette raison soit la vraie, et nous croyons, plutôt, à une histoire dans le genre des précédentes et qu'on n'a pas voulu nous faire connaître.

On comprend que la superstition ait beau jeu chez des gens à mentalité aussi réduite, superstition où la religion n'a qu'une faible part, chaque jour plus restreinte, parce qu'elle évolue, en effet, de plus en plus vers le fétichisme, tourne à l'idolâtrie.

Aussi tout comme nos superstitieux Bretons, qui

vivent en terreur et en méfiance, au milieu des Elfes, des Farfadets et autres esprits malins, les Touareg vivent entourés de génies, de démons, de revenants, qui sont partout, qu'on retrouve à chaque pas au Hoggar.

Il fut bien un temps où tous ces diabolins n'avaient pas le droit de venir sur terre, où ils devaient obéir à un maître que Dieu leur avait donné et dont ils craignaient le courroux; mais les « génies » surent s'en débarrasser et voici comment: Un jour donc que leur maître, *Sidna Slimane* (Salomon), rêvait, appuyé sur son bâton, les génies dirent au termite d'aller ronger la canne du « Grand Chef ». Le termite s'acquitta si bien de sa tâche, que le bâton cassa. Le pauvre Salomon surpris, tomba par terre, si malencontreusement, qu'il se tua dans sa chute. Sa mort fut le signal de la liberté pour les *djinn* qui se répandirent dans le monde.

Depuis, on les trouve partout: dans les montagnes, les plaines, les dunes, les arbres et jusque dans les guerbas. Ainsi, au campement, jamais un Targui ne consentira à coucher près des outres ou du feu éteint à cause des génies et des revenants (*Kel Ahinen* ou *Kel Esouf*), dont ils sont la demeure. Avant de s'étendre à l'ombre du *Tadjart* (acacia), arbre hanté par les *Kel Esouf* (gens du vice), le Targui doit le blesser avec une pierre. Et les revenants ne pourront rien contre lui, si, avant de s'endormir sous un *Teborak* (*Balanites Ægyptiaca*), il a pris la précaution d'en casser sept épines. Enfin, les *Kel Esouf* se trouvent, en permanence, dans la plupart des montagnes qui sont leur résidence habituelle. Au mont Oudane, par exemple, les Touareg vous assurent qu'on y entend, très bien parler les diables, « au dedans de la terre ».

Ils en descendent, la nuit surtout, pour la plus grande tribulation des simples mortels, auxquels ils jouent toute sorte de vilains tours.

Nous pouvons penser que ces diableries sont probablement des survivances de l'ancien culte des Touareg avant leur conversion à l'Islamisme. Dans *l'Essai sur l'histoire de l'islamisme*, de R. Dozy, nous lisons en effet: « Les Arabes de la période Anté-Islamique, honoraient les Djinn ou génies. Les déserts et les montagnes où l'on erre, parfois des semaines entières, sans pouvoir retrouver son chemin, sont remplies d'êtres de ce genre.

« Ils peuvent faire beaucoup de mal et beaucoup de bien.

« Ils habitent des pierres, des arbres, des statues. Chaque tribu, ou parfois un ensemble de tribus, avait son Djinn particulier, sa pierre, son arbre, son image propre, auprès desquels une famille déterminée remplissait les fonctions sacerdotales. »

Les Touareg disent que le fantôme ne peut être qu'un diable, et jamais un mort. Il prend, parfois l'apparence humaine, mais ses yeux sont inclinés en dehors et vers le bas, et ses pieds, très minces, ont le plus souvent l'aspect du pied du chameau. »

Il y en a de toutes les couleurs: des rouges, des jaunes, des verts, des blancs, des noirs. Ils ne sont visibles que de onze heures du soir à une heure du matin, excepté le vendredi, nuit de liesse qu'ils emploient à errer par le monde jusqu'au matin. Ils prennent, volontiers alors, l'apparence de bêtes familières et leur plus grande distraction consiste à jouer des tours aux malheureux mortels.

D'après les indigènes, les diables sont cause de presque toutes les maladies, et principalement: les fièvres, les atta-

ques de nerfs, les convulsions, les affections oculaires. Ils peuvent rendre les gens sourds en leur donnant des soufflets. Quant aux personnes sujettes aux attaques de nerfs, elles ont des relations intimes avec les diables. L'attaque est précisément le moment de la rencontre, et ce qui prouve bien que la crise correspond à un rapport sexuel, c'est que l'homme tombe sur le ventre, — sur la diablesse, — et que la femme tombe sur le dos, — sous le diable.

Nous avons, déjà, vu que les diables n'étaient pas toujours en route. Ils ont certaines heures pour cela, le reste du temps ils se reposent. Alors ils fuient les hommes et se tiennent dans les endroits malpropres, sombres, ou déserts. Si on a besoin d'eux, si on réclame leur complicité on leur aide, on peut les réveiller, les appeler en les conjurant... Mais n'appelle pas les diables qui veut, ne s'en sert pas qui veut, pour cela il y a la manière, connue seulement du sorcier, intermédiaire obligé entre l'homme et les génies.

Le sorcier, lui, peut non seulement appeler les diables mais même les montrer à n'importe qui, soit sous la forme d'animaux, soit sous leur apparence réelle, c'est-à-dire en tout semblables aux hommes sauf les yeux et les pieds. Il peut les montrer, sous leur forme propre, aussi grands qu'une montagne, ou aussi petits que le plus petit agneau. Le diable est toujours vêtu selon la tribu ou la religion de celui à qui il apparaît, et dont il est en réalité le propre démon, le représentant sur terre, son ange ou mieux son démon gardien, comme l'étoile est son représentant au ciel.

Seules les personnes qui ont des attaques de nerfs, — les possédés du démon, — peuvent se passer du sorcier

pour appeler ou voir le diable. Les autres sont obligées d'avoir recours à lui. Et on comprend facilement que, dans ce pays, où les gens ont, à tout instant, besoin de son ministère, le sorcier jouisse, sinon de l'estime, du moins de la considération générale.

LE SORCIER AU HOGGAR

Il y a au Hoggar deux sortes de sorciers : les uns qui ont recours à la puissance divine : thalebs et marabouts ; les autres, vrais sorciers, les seuls auxquels s'adressera l'indigène, et qui ont recours aux puissances infernales. Ils ont partie liée avec les *Kel Esouf* dont ils sont les serviteurs sur terre, mais qui, en échange, obéissent à leurs injonctions.

Nous ne parlerons que pour mémoire d'une troisième catégorie de sorciers, celle des Forgerons (*M'Rallem*). Il court, sur eux, quantité de légendes, et on dit que « parce qu'ils travaillent avec le fer et le feu, ils iront dans le feu de l'enfer ». Méprisés, parce qu'ils se livrent à un travail manuel, parce qu'ils sont d'origine nègre, parce que leur conversion à l'Islamisme n'est pas sincère!!! — ce sont les Touareg qui parlent, — les forgerons sont cependant craints par ce que : « en relation constante avec les diables ». En parlant d'eux, les Touareg disent : « Les forgerons haïssent Dieu et son prophète, ils trahissent Dieu et son prophète. » Ne comptant dans aucune tribu, les M'Rallem vont où bon leur semble, méprisés toujours, craints quelquefois, considérés plutôt comme des « jeteurs de sorts », que comme de véritables sorciers.

Nous avons déjà dit que l'indigène s'adressait, de préférence, au sorcier. Celui-ci est vraiment roi, et son pres-

tige est le reflet de la mentalité de ses dupes dans ce pays où à chaque pas on craint de heurter un diable, de marcher sur un démon. Le diable joue, en effet, dans la religiosité des Touareg un rôle bien plus grand que la divinité et le sorcier jouit, au Hoggar, d'un prestige et d'un crédit autrement marqués que ceux du Marabout.

Le Très-Bas, en effet, l'emporte ici, nettement, sur le Très-Haut. On a bien, de temps à autre, un geste d'adoration vers ce dernier, mais en réalité on ne pense qu'au premier, qui obsède l'esprit enfantin de ce peuple, et semble plus à portée de ses désirs, de ses immédiates aspirations. Depuis la mort de Sidna Slimane, les diables sont en dehors de la toute puissance divine dont ils ont secoué le joug. En quelque sorte en lutte d'influence et d'efficacité avec elle, ils triomphent le plus souvent autrement forts et puissants que Dieu. Celui-ci est d'ailleurs trop lointain, trop inaccessible, trop distant des réalités humaines pour qu'on songe à s'adresser à lui. Aussi s'adresse-t-on aux démons qui fourmillent autour de l'humanité, se plaisent aux petites besognes, s'intéressent aux moindres faits de l'existence banale des hommes. Pour parvenir jusqu'à eux, on a recours au sorcier qui est Dieu véritablement, et que seul on peut opposer aux puissances infernales avec lesquelles il a partie liée. Lui seul connaît les mystères et les aboutissants de l'Au-dessous, seul il possède les mots et les chiffres fatidiques.

Ce n'est pas le vagabond redouté et évité, c'est le conseiller ordinaire, auquel on s'adresse publiquement, ouvertement. Le sorcier mène, au Hoggar, une vie normale, parmi les gens de sa tribu, tant sa fonction est devenue naturelle, son sacerdoce indispensable, sa participation commune

aux difficultés de la vie. Il prépare bien certaines de ses amulettes, dans l'isolement des nuits lunaires, mais il opère aussi à domicile, au vu et au su de tous. Guérisseur de maux, conjurateur de sorts, aussi bien que complice des envoûtements et des magies mauvaises, nul ne le fuit et il jouit de la considération générale.

Le sorcier pérore, explique, suggère. Il détient les secrets de la terre, pénètre les arcanes du Ciel et de l'Enfer, et il en dispose. Suivant les circonstances, il opère, indifféremment, pour le bien ou pour le mal, guérit, soulage, influe sur les gens, les bêtes, les choses, les éléments en les mettant à son service. Il dispense les sorts et les contresorts. Il est le complice des attentats occultes, mais il est aussi le défenseur de l'humanité contre les diables coalisés. Il retrouve les trésors enfouis... qu'il partage. Il diagnostique et guérit les maladies. Pour faire passer le tout il garde une attitude lointaine, un peu étrange, qui confirme les naïfs dans la sérénité exceptionnelle de son esprit, et dans la formidable puissance de son pouvoir.

Il pose, et surtout, défend ses prérogatives contre le médecin qui vient le concurrencer. Il soutient sa science traditionnelle et mystérieuse contre la science indiscrète, trop claire, trop simple, du *toubib* qu'il accuse d'incapacité et, parfois, de noirs desseins. Il reconnaît bien au médecin français quelque habileté dans le traitement des maladies « extérieures », mais il lui refuse toute compétence dans une foule de maladies « internes », d'origine diabolique. Pour ce qui est de ces dernières, il ne pourra, parce que non initié, ni en concevoir les causes, ni en connaître les désastres réels, et il sera, en conséquence, incapable d'en imaginer le traitement.

Tout ce qui est hors du domaine des petits guérisseurs, tout ce qui trouve leurs remèdes inefficaces, devient un effet des sortilèges dont seul le sorcier peut venir à bout. La plupart de ces charlatans ont fini par se prendre au mirage de leur propre illusion, et les sorciers, convaincus, s'instruisent dans la sorcellerie, comme dans une science véritable.

Pour devenir sorcier, le postulant fait sa demande aux diables, en les priant de la transmettre à leur Sultan. Si sa requête est agréée, celui-ci lui confie un démon en lui disant : « Il t'aidera dans tout ce que tu pourras entreprendre. » Faisant alors brûler, dans un réchaud, certaines plantes spécialement destinées à cet usage, et dans la fumée desquelles il le verra apparaître, le futur sorcier fera connaissance avec son démon. Celui-ci, avant de s'évanouir, lui indiquera la formule cabalistique, en disant : « Toutes les fois que tu prononceras ces mots je serai là. »

LA SORCELLERIE AU HOGGAR

Le Coran et les livres saints défendent absolument la sorcellerie et tout ce qui a trait à la recherche de l'avenir. Il y est dit, en effet: « Celui qui croit, en la sorcellerie, « donne un démenti et fait affront aux trois mille six « cents *nabi* (prophètes) », admis par la religion musulmane. Cela n'empêche pas la sorcellerie de régner, au Hoggar, en maîtresse populaire, glorieuse, despotique, grâce à la crédulité des indigènes et à l'influence des sorciers qui ont tout intérêt au maintien de pareil état de choses. D'un côté, des gens qui croient et acceptent avec résignation; de l'autre, quelques individus qui les exploitent et qui, quoique naïfs eux-mêmes, sont assez habiles pour en vivre.

L'immixtion des diables dans les affaires courantes, de la vie de chaque jour, n'est pas l'exception, mais bien la règle commune, admise, subie. Cette immixtion, qu'on ne saurait prévoir, et encore moins prévenir, le sorcier est là, pour vous en éviter les effets nuisibles, les conséquences désastreuses pour vous et les vôtres, pour la faire servir au mieux de vos intérêts. Mais à force d'exorciser, de conjurer le mal inconnu et qui ne peut procéder que des esprits malins, on en est arrivé à appeler ce mal, à recourir à ces mêmes esprits, et: de défensive qu'elle était, la sorcellerie est devenue : agressive.

Cette démonomanie courante, et par consentement réciproque, consiste en de monotones formules, des rites compliqués, que les sorciers se transmettent de génération en génération. Pour ne rien perdre de leur efficacité, ces secrets mystiques ne doivent pas être livrés aux profanes. Et, d'ailleurs, les sorciers, — convaincus ou non, — aiment peu initier le public à la pratique de leurs sortilèges. Aussi, nous a-t-il été très difficile d'obtenir d'eux les renseignements qui vont suivre. Et si la documentation que nous apportons ici, sur les pratiques de la sorcellerie au Hoggar, est loin d'être complète, c'est que nous étions doublement suspect, et comme étranger et comme médecin, c'est-à-dire guérisseur, et partant concurrent possible aux yeux de nos informateurs. Ceux-ci se retranchaient généralement derrière le secret professionnel, pour se refuser à toute interview.

Sorcellerie défensive

A la sorcellerie défensive ont recours les malades, tous ceux que le mauvais œil a atteint, que poursuit la malchance, les gens qui ne réussissent pas, les faibles, ceux qui ont été victimes d'un mauvais sort qu'on leur a jeté.

Naissance. — Le jeune Targui aura affaire au sorcier dès son entrée dans la vie. A sa naissance, le sorcier sera là pour prononcer les paroles magiques, qui l'arracheront à l'influence des mauvais génies, et lui feront la vie heureuse. La présence du sorcier est de toute nécessité si on trouve que l'enfant ne ressemble pas à son père, « le troupeau doit ressembler au mâle », dit un vieux proverbe. Dans ce cas, l'intervention des diables, dans le sein de la

mère, est certaine et ils ont remplacé l'enfant, légitime, par un des leurs. Seul, alors, le sorcier peut annuler cette substitution et faire du « fils du diable », un enfant en tout semblable aux autres.

Maladies. — Pour les douleurs intercostales, les rhumatismes, les dyspepsies, rien ne vaut un peu de *Kohl*, mélangé à un peu d'huile, et préparé suivant certains rites. Le *Kohl* revient souvent dans la médication indigène dont il constitue la base, et sa préparation, ou plutôt ses multiples façons de le préparer en tant que médicament, est un des secrets que les sorciers gardent le plus jalousement.

Pour toutes les affections oculaires, rien de tel que le *Kohl* encore, qui agit en « rongéant le mal ». Employé à titre préventif, il est infaillible, paraît-il, contre l'ophtalmie des nouveau-nés.

Pour se préserver des coups de soleil, les femmes, qui sont dévoilées, vont prendre, chez le sorcier, une poudre noire dont elles s'enduisent le visage, et qu'elles enlèvent le soir venu. Cette poudre est obtenue en maintenant, au-dessus d'une mèche qui brûle, une petite soucoupe en bois remplie de cendre mouillée.

Pour le traitement des maux de gorge, on s'adresse à un sorcier, spécialiste de ces affections. Celui-ci fait asseoir le malade, lui prend la tête entre les jambes, lui fait ouvrir largement la bouche, puis, devant les parents et amis religieusement attentifs, il lui... crache dans la bouche. Il n'en faut pas plus, paraît-il ; et ce collutoire, d'une pharmacopée inconnue chez nous, est souverain en laryngologie.

Toute douleur de cause indéterminée est soignée par le

feu, appliqué sous forme de « pointes », ou mieux, de « lignes de feu », grâce à des tiges en fer rougies.

On soigne la blennorrhagie en faisant boire au malade, le matin à jeun, et pendant trois jours de suite, une décoction, très concentrée, d'une cucurbitacée qui tient le milieu entre la citrouille et la pastèque. Nous ne savons ce que vaut ce remède. Des rares Français qui l'ont essayé, pas un seul qui ait fini le traitement, en raison, et de l'amertume du médicament, et des douleurs vives qu'il provoque à la miction.

On soigne, et on guérit sûrement, la rétention d'urine en demandant au sorcier une invocation spéciale qu'il vous remet, transcrite sur un bout de papier. On fait macérer ce papier dans l'eau jusqu'à ce qu'il ne reste plus de trace du henné, qui a servi à l'écriture, et qui se délaye petit à petit. Le malade boit cette potion, puis, dix minutes après, un grand verre de beurre fondu, et la vessie fonctionne régulièrement, sinon on recommence.

Mort. — Après avoir reçu le Targui à son entrée dans la vie, l'avoir aidé dans le cours de son existence, le sorcier est encore là pour l'assister lors du Grand Départ, celui dont on ne revient pas. Le Targui, une fois enterré, tout le monde se retire, sauf le sorcier qui reste « pour calmer le mort ». Suivant une croyance populaire, en effet, dès que le mort est enterré, l'âme qui l'avait quitté au moment de la mort, vient le retrouver dans la tombe. Le malheureux cherche alors à sortir, mais en levant la tête il rencontre la terre et, comprenant toute l'étendue de son malheur, il pousse un cri. Heureusement que le sorcier est là pour l'exhorter à prendre patience et à se soumettre à la loi commune. Il finit toujours par con-

vaincre le mort, paraît-il. Sans cela on ne sait, vraiment, à quelles extrémités ce dernier pourrait se laisser aller.

Mauvais œil. — Nous avons déjà dit, dans un chapitre précédent, que la croyance au « mauvais œil » était la plus répandue au Hoggar. Nous allons voir maintenant comment on s'en préserve.

On reconnaît les gens qui ont le mauvais œil à l'étrangeté de leur regard : les égoïstes, en général, ont le mauvais œil, de même ceux qui médisent ou qui trompent, ceux qui ont le regard oblique, ou qui vous regardent en prenant un air fâché. Il faut les fuir. Si on ne peut, on se contente de leur faire les cornes avec l'index et le petit doigt de la main gauche et en formulant, mentalement, à leur adresse le souhait suivant : « que la cécité te frappe ». Un bon moyen consiste aussi à abaisser le voile sur les yeux de façon à les dérober à la vue. Enfin, il existe des amulettes destinées à préserver du mauvais œil et spécialement confectionnées, à cet effet, par le sorcier. La forme varie, mais la couleur doit en être uniformément noire.

Quand, malgré toutes les précautions prises, on est atteint par le mauvais œil, on se soigne en se procurant, sans que le *jettatore* s'en doute, quelque chose qui lui appartienne. Puis, on fait fondre ou bouillir cet objet dans de l'eau qu'on avale ensuite.

Mais si le jeteur de mauvais œil est inconnu, le cas est infiniment plus grave. Seul le sorcier peut alors quelque chose. On lui confie un objet à soi ou même une pincée de cheveux. En se livrant sur eux à des manipulations dont il a le secret, en prononçant les paroles cabalistiques,

le sorcier aura vite fait de vous débarrasser du mal dont vous souffrez.

Avortements. — Une jeune femme, qui a eu un avortement et qui en craint un autre, appelle le sorcier. Celui-ci lui donne cinq amulettes, en lui recommandant d'en garder une, toujours sur elle, et de placer les quatre autres une à chaque coin de la tente ou de la chambre où elle couchera. Elle est sûre d'avoir un enfant, si elle se conforme exactement aux prescriptions énoncées.

Si une femme a souvent des avortements ou des enfants mort-nés, c'est qu'elle a été touchée par un diable ou que ce dernier est venu étrangler le nouveau-né. On fait venir le sorcier qui chasse ou conjure l'esprit malfaisant.

Mauvaise chance. — Lorsqu'on est poursuivi par le malheur dans toutes les circonstances de la vie, il est un moyen de s'en délivrer. Il ne réussit pas toujours, mais il est peu coûteux et d'un emploi facile. On demande à un mort de vous indiquer où a été enterré le sort qu'on vous a jeté, et qui est cause de tous vos ennuis. Le mort se laisse généralement apitoyer et vous indique, en rêve, l'endroit où vous devez aller chercher. Le lendemain on s'y rend et on creuse la terre à l'endroit désigné. Si on ne trouve rien, on y revient continuer les recherches, tous les matins, pendant trois jours de suite. Après ce délai, il faut présenter une nouvelle requête à un autre mort, et on recommence. Mais il est rare qu'on ne déterre pas quelque chose : bout de racine, caillou sortant plus ou moins de l'ordinaire, etc... En possession de l'objet ensorcelé, on urine dessus, on le cache à un endroit où per-

sonne ne saura le retrouver, puis on revient chez soi, convaincu d'avoir, à jamais, conjuré le mauvais sort.

Dans la sorcellerie défensive nous devons comprendre les amulettes, ou *tira*. Tout Targui, qui se respecte, en porte toujours ostensiblement, sur le dos ou la poitrine, un certain nombre, enfermées dans des gâines en cuir ou en métal, et suspendues à des cordelettes en soie, en laine tressée, ou même en cuir. Ce sont tout simplement de menus objets, de petits cailloux, qui ont chacun une propriété particulière, une valeur propre et nettement spécifiée. Parfois ces *tira* sont de méchants bouts de papier sur lesquels sont écrits, en caractères spéciaux, des conjurations, des incantations, des ordres prescrivant à tel ou tel démon d'avoir à laisser en paix la personne porteur de l'amulette. Comme bien l'on pense, ces amulettes ont été préparées différemment, suivant la destination qu'elles allaient recevoir, et leur nombre varie à l'infini. Il y en a pour tous les goûts, de quoi satisfaire les plus difficiles, aussi bien pour se préserver du mauvais œil, que pour éviter les morsures des vipères, tant pour ne pas tomber de méhari, que pour ne pas attraper le *berd* (blennorragie), pour éviter les maux d'estomac, se rendre invulnérable à la guerre, etc., etc... Pour toute chose une amulette « ad hoc », préparée tout spécialement, et qui n'aurait plus aucune valeur si on voulait la faire servir à une fin autre que celle pour laquelle elle est destinée. Les sorciers qui risquent d'être dérangés à tout instant, souvent à l'improviste, et par des gens pressés d'être servis, en ont toujours, chez eux, un stock disponible, une provision prête à servir, qu'ils ont préparées pendant les rares loisirs que leur laisse l'exercice

de leur métier. Nous pouvons assurer qu'ils n'en sont jamais à court. Leurs client viennent leur en demander suivant les circonstances, d'après les besoins du moment; ils sont de suite servis, et une *tira* nouvelle, un nouveau *préservalif* va s'ajouter à la bandouillère plus ou moins garnie d'anciens.

Sorcellerie agressive

On n'a recours à la sorcellerie agressive que dans la seconde moitié du mois. Les sortilèges malfaisants ne sauraient réussir avant, car pour les sorts de vengeance et de haine on dit toujours : « De même que la lune se retire, je veux qu'un tel disparaisse ».

Nous ne savons rien ou presque des pratiques de la sorcellerie agressive, et nous ignorons tout des procédés mis en usage : pour faire tomber les cheveux, pour empêcher d'uriner, pour rendre fou, pour faire dépérir, pour empoisonner et faire mourir. Les sorciers en gardent jalousement le secret et tout ce que nous avons pu apprendre, de la sorcellerie agressive, a trait aux seuls envoûtements.

En général, les envoûtements se font avec des dessins de personnage, ou mieux, de petites statuettes, dans le but de provoquer une maladie chez quelqu'un ou de lui faire arriver un malheur.

Pour donner le mal de tête, on modèle une statuette et on lui enfonce un clou dans le crâne, avant de la faire durcir. Le résultat désiré sera plus sûrement obtenu encore, si on peut se procurer et enfermer dans la sta-

tuette un morceau de linge ou de vêtement de la personne que l'on vise. Veut-on qu'elle se casse un bras ou une jambe, on arrache ce membre, à la statuette, avant la cuisson.

On fera souffrir continuellement sa victime si, une fois la statuette durcie au feu, ou même au soleil, on la pile, pendant tout un jour, avec une grosse pierre, en répétant souvent : « De même que la pierre ne cesse de
« frapper cette image, pendant tout ce jour, que le
« malheur poursuivre un tel pendant toute sa vie. »

Pour les envoûtements on se sert le plus souvent de statuettes d'un maniement plus facile, car il suffit, pour la bonne réussite des choses, que le sorcier vous indique la formule d'incantation. Les dessins, sur le papier, sont d'une réussite plus assurée, mais outre que le papier est pour ainsi dire introuvable, il faut que ce soit le sorcier lui-même qui y dessine le portrait de la victime, et écrive les mots cabalistiques sur le corps et sur les membres.

L'ASSISTANCE MÉDICALE

AU HOGGAR

Comme nous venons de le voir dans le chapitre précédent, les Touareg sont, sous le rapport de la médecine, livrés aux sorciers qui leur promettent la guérison contre la remise, non gratuite, d'une amulette. L'installation d'une infirmerie indigène, à Taraouaout, n'avait donné aucun résultat, en raison même du genre de vie des Touareg, et nous avons institué nos *Consultations*, au Hoggar, ne sachant trop quel accueil les indigènes leur réserveraient. Nous savions bien que les Senoussistes, avec lesquels les Hoggar étaient partis en dissidence, appréciaient le médecin étranger à sa juste valeur et recherchaient ses soins, qu'il considéraient comme bien plus efficaces que ceux des sorciers. A telle enseigne que Si Labed, le chef dissident, avait demandé, — sans plus, — qu'on voulût bien lui envoyer un médecin volontaire pour son armée !

Nous étions deux, à l'époque, aux Compagnies Sahariennes d'Ouargla et du Tidikelt, (Vermalle, qui devait être tué peu après, au combat d'Aïn-El-Hadjaj, et nous-même). Comme aucun de nous ne se laissa tenter, Si Labed avait fait dire qu'il ferait enlever le premier qu'il pourrait, à la première occasion. Cette preuve d'une con-

fiance qui nous honorait grandement, mais que nous aurions tout de même voulu moins agissante, les Touareg Hoggar nous la témoigneraient-ils ? Nous pouvions espérer que oui, s'il nous était permis de préjuger d'après l'accueil que nous avaient réservé les différentes tribus du Sahara, où nous avions pas mal randonné déjà, et si nous en croyions les Français qui avaient passé, avant nous, au Hoggar. Ces derniers affirmaient, en effet, que les Touareg connaissaient nos médecins de réputation, tout au moins, et qu'un toubib serait le bienvenu parmi eux. Nous nous empressons de dire que notre espoir n'a pas été déçu, et nous avons eu le plaisir de constater que les indigènes venaient volontiers se faire soigner par nous, au point d'en délaisser quelque peu leur médecin habituel, nous voulons dire le sorcier.

Si les Touareg recherchent nos médicaments, c'est évidemment parce qu'ils croient en leur efficacité, mais un peu aussi parce qu'ils sont délivrés gratuitement. Il ne faut pas oublier que le Targui n'aime pas délier les cordons de sa bourse, et qu'il ne cesse de mendier ce qu'il peut et qu'il espère obtenir pour rien.

Il ne faut pas croire non plus que le Targui vient à nous parce qu'il pense que le médecin, plus savant que le sorcier, sera à même de le soigner plus efficacement. Que non ! Il ne voit, dans les succès thérapeutiques du *toubib*, qu'un accident produit par une puissance mauvaise, occulte, plus redoutable encore que celle qui est au service de son sorcier. Et l'évidence du mieux ne le convainc même pas. Il profite de ce mieux avec gratitude, évidemment, mais sans que la conviction s'impose à son esprit obtus et volontairement fermé, que le progrès

est une réalité naturelle et non un artifice. La raison en est bien simple. Pour les Touareg, la maladie n'est qu'un accident dû à des *esprits*. La maladie est une, seulement, suivant la puissance du démon en cause, suivant qu'il s'attaque à telle ou telle partie du corps, elle se traduit différemment, ce qui explique la variété de ses manifestations. Le démon frappe et épargne ceux qu'il veut, ou que le sorcier lui a désignés. Pour guérir on doit forcément s'adresser à quelqu'un qui puisse commander aux génies malfaisants, et si ces derniers ne sont pas *de son ressort*, entrer en lutte avec eux, et faire appel aux siens pour les combattre efficacement. Il n'est qu'une maladie, dans l'étiologie de laquelle les démons n'interviennent pas. C'est la blennorrhagie. Cette affection, en effet, est produite par... un courant d'air ! et on l'attrape généralement en pissant « vent debout ».

En général donc, et dût notre orgueil en souffrir, les indigènes n'ont recours au toubib, qu'après avoir épuisé la thérapeutique de leurs rebouteux locaux, et en avoir, pour le moment du moins, reconnu l'inefficacité, quittes à leur revenir le lendemain. On va au toubib pour voir si le sorcier français n'aurait pas, lui, un remède, une amulette plus puissante que celle du sorcier local. On y va aussi parce que le médecin ne demande rien en échange des médicaments qu'il distribue largement et que parmi ces médicaments il en est, tout de même, dont ils ont reconnu la supériorité.

Et c'était un spectacle curieux, vraiment, que celui des Consultations médicales que nous donnions aux indigènes, chaque fois que nous arrivions dans un Centre de culture, ou que nous nous arrêtions près d'un Campement ami.

Dès que le Camp était installé, on faisait prévenir nos voisins, que les Français avaient avec eux un médecin fameux. « Ce toubib, comme on en avait rarement vu, « soignait et guérissait toutes les maladies, comme par « exemple : suivait une longue énumération d'affections « dont nous ne soupçonnions même pas l'existence, et « et bien d'autres encore. Les malades qui voulaient aller « le voir pouvaient le faire, ils seraient bien reçus et on « leur délivrerait les médicaments gratis. » Cette petite harangue, faite à ses administrés par le Cheikh du Campement ou du Centre, ne manquait pas d'intriguer les Touareg. Un médecin, à la rigueur, on peut s'en passer, le sorcier est là pour un coup, mais un médecin qui soigne et donne des médicaments sans rien demander en échange, cela méritait d'être vu. Et le soir, à l'heure de la visite, nombreux étaient les gens qui venaient, malades vraiment, ou simplement en curieux, pour voir comment soignait le Français, comment il se tirerait d'affaire.

Notre cabinet de consultations était installé en plein air, au milieu du Camp. Devant nous nos clients qui formaient le plus pittoresque assemblage et, à l'horizon, soit les *montagnes bleues* du pays, soit des dunes auxquelles les rayons du soleil couchant communiquaient les couleurs éclatantes d'un incendie. Notre pharmacie était plus que sommaire. Elle nous a, pourtant, suffi au traitement de presque tous nos malades tant ils présentaient peu de variété. Elle était apportée dans un cantine que nous installions près de nous, largement ouverte, sous les yeux inquisiteurs de notre entourage. Ah ! cette cantine médicale ! avec ses compartiments et ses petites cases, où

étaient classés, dans des fioles, des boîtes ou des paquets, les sorts et les contre-sorts du sorcier français. Assis sur leurs talons, nos clients l'entouraient gravement, ne la quittaient pas des yeux, attendant que le plus malin d'entre eux se décide à parler. Les nouveaux arrivants saluaient d'abord, puis s'asseyaient, l'air embarrassé, au milieu de leurs camarades, échangeaient entre eux des regards furtifs, puis, renseignés sans doute par leurs frères déjà au courant, tombaient en arrêt devant la fameuse cantine qui devait absorber toute leur attention. Nous en profitions pour faire l'étalage des médicaments. Les indigènes s'approchaient, resaluaient ; à notre tour nous sourions et la connaissance était faite. Ce peuple naïf et spontané devenait vite familier avec l'inconnu de tout à l'heure. Enfin l'un d'eux, plus hardi, demandait quelles maladies nous soignons, et sur notre réponse que rien ne nous arrêtrait, il nous demandait de vouloir bien le guérir du mal dont il souffrait. Le malaise accusé était le plus souvent imaginaire. On donnait un remède tout de même, et la glace était rompue. Confiants, souriants, bavards, malades et curieux se pressaient pour être servis à leur tour, et leur attitude hostile, fermée du début, fondait dans une joie naïve, de recevoir des remèdes aux maux qu'ils accusaient.

Les uns exhibent des genoux ou des chevilles douloureuses ; l'infirmier masse et badigeonne à la teinture d'iode. D'autres mettent à nu une partie de la poitrine ou du dos pour se faire badigeonner aussi. La teinture d'iode, en effet, est fort en honneur au Hoggar et les indigènes vous demandent de leur en appliquer à tous propos et hors de propos. Est-ce parce que le *nar-berd*

(le feu froid), comme ils l'appellent, ressemble au henné qui passe chez eux pour être le meilleur porte-bonheur qui soit ? Toujours est-il que notre provision s'étant vite épuisée, et devant les demandes de nos clients désappointés, nous avons dû faire de la teinture d'iode avec des pastilles de... permanganate de potasse. Guidant notre main à travers les vêtements, ils nous font toucher du doigt les régions dont ils souffrent. Les uns accusent des maux d'estomac, les autres se plaignent d'avoir *le froid*, *le vent*, les *esprits*. Tout en nous efforçant de découvrir rapidement la cause de leurs maux, nous devons, pour garder leur confiance, éviter d'aller à l'encontre de leurs croyances, ne pas les soigner pour un froid, par exemple, quand ils sont convaincus d'avoir le vent. A tout ce monde-là il faut prodiguer, avec patience, et remèdes et conseils. Les indigènes médicamentés repartent plus alertes, et convaincus de leur guérison prochaine. Selon leur expression, « nous les avons soignés, à Dieu maintenant de les guérir ». Et, en cas d'échec, nous n'avons pas à craindre de perdre leur confiance.

Après nous être fait bénir, nous et les nôtres, personnellement, et dans notre descendance jusqu'à la *n*^{ième} génération, par les curieux et les mendiants dont nous nous étions débarrassés, grâce à la distribution d'un peu de thé, de sucre et même de glyzine, nous passions à l'examen des vrais malades.

Ceux-ci pouvaient, généralement, se répartir en trois groupes : les fiévreux, les syphilitiques, les malades atteints d'une affection des yeux.

Les fiévreux réclamaient, eux-mêmes, soit une *bourga* (purgé), soit plus souvent de la *quina* (quinine) qu'ils

connaissaient très bien et dont ils ont apprécié la valeur thérapeutique. Nous avons dit que le paludisme était inconnu au Hoggar. En revanche, ceux qui en sont atteints, pour l'avoir contracté ailleurs, dépérissent à la longue, sous l'action de la terrible maladie, qui les mine, soit sous forme d'accès, soit à l'état de cachexie palustre. Combien succombent malheureusement et qui seraient sauvés avec quelques grammes de quinine ?

Pour les syphilitiques on apportait une bouteille d'iodure. Une tasse circulait à la ronde et chacun absorbait, à son tour, et sans broncher, le remède bienfaisant. Dans le Sud-Algérien, on en vend encore sous le nom d'*eau de Paris*. Certains indigènes en achètent quelques bouteilles, mais leurs ressources sont plus vite épuisées que le mal qui reprend sa marche après avoir rétrogradé quelque temps sous l'influence de la médication. Ici, et comme nous ne pouvions laisser à chacun sa provision d'iodure, nous leur donnions des comprimés de proto-iodure de mercure, pour continuer le traitement, après notre départ.

Les maladies des yeux étaient fort nombreuses aussi, conjonctivites surtout. Et, les lendemains de tempête, nous devions nous attendre à pratiquer des instillations au sulfate de zinc chez la plupart de nos consultants.

Notre pharmacie, d'un transport difficile en colonne, s'est ainsi trouvée réduite à un très petit nombre de remèdes : de l'iodure de potassium, de la quinine, quelques crayons de sulfate de cuivre, une solution de sulfate de zinc, du permanganate de potasse et du sérum anti-venimeux. Qu'on y ajoute quelques purgatifs, un peu de bismuth, quelques comprimés d'opium, et on aura la

liste des remèdes pouvant répondre à presque toutes les exigences de la pratique médicale chez les Touareg du Hoggar.

C'est avec ce mince bagage que nous avons opéré. Il a été largement suffisant et nous pouvons dire que les sorciers, — il est vrai qu'ils n'en avaient pas autant à leur disposition, — ont trouvé, en nous, un concurrent redoutable et avec lequel il leur a fallu compter. Si nos *clients* se sont toujours déclarés navrés de notre départ, il n'en a sûrement pas été de même des sorciers à qui notre présence enlevait le plus clair de leurs revenus, et dont elle ruinait le prestige.

La thérapeutique des sorciers, en effet, à part les passes, les exorcismes, les incantations, dont nous ne savons pas grand'chose évidemment, mais de l'efficacité desquels il est permis de douter, consistait, généralement, en ceci : Faire boire au malade l'eau où l'on avait mis à tremper, à macérer un morceau de papier, sur lequel avaient été écrites, au moyen de signes spéciaux, des prières ou des injonctions au génie malfaisant, d'avoir à abandonner le corps qui, désormais, ne lui appartenait plus. Dans les cas graves, on allait plus loin, avec l'eau... on avalait le papier. Le génie obéissait ou n'obéissait pas. Dans ce dernier cas on changeait la formule et... on recommençait jusqu'à ce que mort ou guérison s'ensuive.

Nous avons pu avoir un de ces papiers entre les mains, un seul qu'un malade désabusé nous avait remis. et que nous avons adressé, à titre de curiosité, à la Direction du Service de Santé du Sud, à Alger. L'interprète Mazet, qui avait essayé de nous en donner la traduction, nous avait déclaré que la formule commençait par une

invocation au « Dieu tout-puissant, qui donne et enlève
« la Santé... » et se continuait par une longue suite de
signes indéchiffrables et dont quelques-uns pouvaient,
à la rigueur, se traduire par *mené, mené, mené*. Ce mot,
qui revenait assez souvent dans ce gribouillage, il en
ignorait la signification, tout comme les Touareg, d'ail-
leurs, à qui nous l'avons demandée.

Les sorciers, évidemment, ne pouvaient lutter avec nous
qui avions à notre disposition : quinine antipirine, purges,
opium, teinture d'iode au début, et permanganate à la
fin. Nous n'avions pas grand choix, mais il était suffisant
et nos malades s'en déclaraient enchantés. Nous avons
remarqué ce fait, déjà observé par nos prédécesseurs qui
avaient soigné des Sahariens, que leur corps, peut-être
parce que non habitué aux médicaments, est beaucoup
plus sensible à leur action.

Aussi la renommée du médecin français grandissait-
elle chaque jour davantage, et maintenant on n'attendait
plus notre visite au Campement, mais même on nous
amenait des malades, parfois de fort loin. La confiance
que les Touareg avaient en nous était si grande que nous
en étions arrivé à faire laver ceux qui marchaient avec
le *Groupe*. Il est vrai que nous colorions vaguement, au
préalable, avec une pastille de permanganate, l'eau de toi-
lette qui devenait ainsi un remède très efficace pour toute
chose, et les Touareg s'y laissaient prendre.

Nous devons ajouter d'ailleurs que, si peu variée que fût
notre pharmacie, nous nous sommes toujours arrangé
pour ne jamais être pris à court. Et nous n'avons eu qu'à
nous louer d'avoir suivi cette ligne de conduite, du moins
pour le bon renom du médecin français. Quand nous

n'avions pas le médicament approprié, nous donnions quelque chose d'approchant, mais jamais, suivant en cela l'exemple des sorciers, nous ne priions nos malades de revenir, jamais nous ne leur exprimions nos regrets de ne pouvoir les servir, selon leurs souhaits, et selon notre désir.

Une seule fois notre thérapeutique faillit se trouver en défaut. C'est à Abalessa, où nous étions campés depuis quelques jours, qu'on nous amena, un beau matin, un homme atteint d'elephantiasis énorme du pied, de la jambe et du scrotum. Le malheureux avait déjà vu tous les sorciers possibles, sans pouvoir obtenir une guérison qu'en désespoir de cause il venait demander au sorcier français, dont il avait entendu vanter la toute-puissance. Il ne faut pas oublier que le campement d'où il venait était à six jours de marche du nôtre. Que faire ? Il ne fallait évidemment pas songer à une guérison que nous savions impossible, et qu'il escomptait cependant. Fallait-il, par un aveu d'impuissance, risquer de compromettre, en un jour, une réputation que nous avions eu tant de mal à nous faire et qui ne pouvait manquer de faciliter la tâche des médecins qui nous suivraient au Hoggar ! Nous en étions là de nos réflexions, déplorant, pour une fois, la confiance qu'on avait mise en nous. Et aussi bien pour nous donner une contenance que pour chercher une solution à ce cas vraiment embarrassant, nous nous amusions à palper, à tourner, à examiner notre malade qui se laissait faire, patiemment et attentif à tous nos gestes. Un camarade, le lieutenant du Groupe, vint à point pour nous tirer d'affaire. « Recommande donc à « ton enflé de prendre un bain chaud par jour, pendant

« trois mois. Sois bien convaincu qu'il ne pourra suivre
« le traitement sans interruption, et s'il ne guérit pas,
« il n'aura rien à te reprocher ». Ainsi fut fait. Nous répon-
dions de la guérison à une condition, c'est que tous les
jours, et pendant trois mois, sans une seule interrup-
tion... l'enflé prendrait un bain d'eau chaude dans laquelle
il aurait jeté une pincée de permanganate.

Nous n'avons plus revu notre malade parti en nous
comblant de bénédictions, et auquel tous les espoirs
étaient permis, grâce au permanganate. Mais nous som-
mes convaincu qu'il n'aura pu suivre le traitement à la
lettre et que, partant, il ne s'en prendra qu'à lui de
l'insuccès de la cure instituée par le médecin français.
Nous n'en demandions pas davantage. Et si on trouve
notre façon d'agir repréhensible, nous dirons, pour notre
excuse que c'était pour l'honneur du corps médical en
lutte ouverte d'influence avec les sorciers qui sont les
ennemis les plus ardents de notre pénétration au Hoggar.
C'était pour maintenir intacte, à nos successeurs, la répu-
tation de sorcier tout-puissant qu'est le médecin français,
aux yeux des Touareg, et partant de leur faciliter leur
tâche qui est de nous apprivoiser ce peuple encore
hostile.

LE MÉDECIN, AGENT DE PÉNÉTRATION PACIFIQUE CHEZ LES TOUAREG

Dans un de ses livres, Roosevelt a développé cette idée, à la fois ingénieuse et exacte : l' « Expropriation des races incompetentes ». Cette formule permet, nous le craignons, certains abus de la conquête et consacre la suprématie du plus fort.

Néanmoins, s'il s'agit non d'une oppression qu'on veut lui imposer, mais plutôt d'une collaboration qu'on lui demande ; si, à l'indigène... incompetent, sont apportés un réconfort, une aide ; si on s'efforce de l'arracher à son infériorité et de l'entraîner, peu à peu, à défendre ses propres intérêts, à gérer ses affaires pour la plus grande prospérité de son pays et la tranquillité de ses voisins, notre immixtion devient légitime, nécessaire même, chez ces peuples farouches du Hoggar, dangereux dans le voisinage immédiat de nos colonies africaines.

Mais le Targui ne l'entend pas ainsi, et ne subit qu'à contre-cœur notre ingérence dans ses coutumes ancestrales. Il ne nous connaît guère et voit, en nous, un ennemi, ou tout au moins quelqu'un dont il convient de se méfier. A ses yeux, l'Etranger, qui pénètre chez lui,

ne peut avoir que des intentions malveillantes, le dessein de conquérir son pays et de s'enrichir à ses dépens.

Il suffit, en effet, de passer quelques heures seulement avec des Touareg pour qu'aussitôt ils vous questionnent sur les raisons de notre venue au Hoggar. « Vous dites
« votre pays si riche et vos terres si fertiles ? Ettici et
« Moussa, qui y ont été, le comparent à une succession
« ininterrompue de jardins. Pourquoi alors délaissez-
« vous vos... campements, où vous avez l'existence si
« facile et si agréable ? Quel motif vous attire ici ? Pour-
« quoi voulez-vous, à toute force, être nos maîtres puis-
« que vous n'avez pas l'intention de vous emparer de
« nos biens, dites-vous ? ». Et quand on essaye de leur faire comprendre que nous venons, chez eux, pour améliorer leurs conditions d'existence, pour les faire profiter des avantages d'un progrès qu'ils ne connaissent pas, ils hochent la tête, incrédules, et d'un air qui semble dire : « Nous étions cependant si bien, chez nous, les uns comme les autres ; à quoi bon changer ? »

La paix est, maintenant, signée au Hoggar ; mais nous savons ce qu'elle vaut. Et ce serait nous bercer d'illusions dangereuses que de la croire définitive. Les Touareg chercheront, pendant longtemps encore, à secouer tout joug étranger, d'où qu'il vienne, parce qu'il ne saurait leur être utile et qu'il répugne à leur naturel indépendant, à leurs vertus primitives. Seule, pour le moment du moins, la présence ininterrompue d'une force armée dans le pays pourra y assurer le respect de notre autorité.

Le Targui, sachons-le bien, s'incline devant son vainqueur. — « La main que tu ne peux couper, baise-la », dit un vieux proverbe du pays, — mais il reste toujours

prêt à secouer le joug, dès qu'il le sent faiblir. Pour l'exciter, le pousser à la révolte, les sorciers sont là, d'ailleurs ; les sorciers qui sont les grands ennemis, les seuls ennemis, devrions-nous dire, de notre intervention pacifique ou militaire. Ce sont eux, — Thaleb ou M'Rallem, — qui, en réalité, gouvernent au Hoggar. Ils profitent de la crédulité du peuple qu'ils exploitent. Ils sont tout-puissants grâce à ce fanatisme qu'ils créent ou qu'ils développent. Ils se défendent en excitant, par leurs calomnies haineuses et leurs suggestions féroces, un peuple qui supporte, déjà mal, le joug que nous voulons lui imposer.

La lumière intellectuelle est un ennemi qu'ils pourchassent par tous les moyens, et on peut dire que ce sont eux qui, réellement, tuèrent le R. P. de Foucauld, le grand Français, le « Marabout », dont ils redoutaient l'influence, chaque jour plus grande. Ils le tuèrent vraiment en poussant au meurtre des brutes chez qui ils avaient éteint, par avance, toute lueur de jugement, de compréhension, de pitié.

Nous pouvons espérer qu'un jour, le Targui, reconnaissant les bienfaits matériels que nous lui apportons, acceptera, de bon gré, le protectorat qui lui est imposé. En attendant, et pour dissiper la méfiance hostile qu'il dissimule sous une attitude de soumission passive, il faut pénétrer jusqu'à son âme, lui révéler notre droiture, notre dignité, gagner sa sympathie, faire sa conquête morale, pour assurer une pacification durable. Le médecin, pensons-nous, est tout désigné pour cela. Nous allons même plus loin, et nous disons que, dans les débuts, tout au moins, — et c'est le cas ici, — nul ne

pourra, aussi utilement, seconder le rôle d'occupation des *Colonnes Mobiles*.

Parlant du médecin, de l'importance du rôle qu'il est appelé à jouer aux colonies, de l'aide qu'il peut apporter à la pacification d'un pays, le général Lyautey écrit :
« ... Beaucoup de malentendus cessent, dès que l'on se
« connaît. Or, qu'est-ce, le plus souvent, que la pacifica-
« tion, sinon la fin d'un malentendu ? Seulement, c'est
« la première explication qui est difficile ; il faut quel-
« qu'un qui inspire une confiance préalable. Or nul ne
« remplit mieux cette condition que le *toubib*. Du jour
« où un notable, un caïd, un pauvre diable quelconque
« qui souffre, se décide à voir le médecin français et sort
« de chez lui, soulagé, la glace est rompue, le premier
« pas est fait, et les relations se nouent. »

Les *infirmières indigènes*, créées à Madagascar, dans le Sud-Oranais, sur le territoire des *Oasis Sahariennes*, au Maroc, l'ont été pour répondre à ce but qu'elles ont pleinement atteint. On ne peut, au Hoggar, agir pareillement. Une *infirmerie indigène* ne rimerait à rien, chez des gens aussi peu stables. — Nous en avons eu la preuve à Taraouaout. — Ce qu'il faut chez les Touareg, c'est une formation sanitaire mobile, pouvant se déplacer facilement, aller d'un Campement à l'autre.

Si nous voulons, en effet, ...apprivoiser les différentes tribus qui forment la Confédération du Hoggar, il nous faut aller à elles, puisqu'elles ne peuvent venir à nous. Leur montrer notre supériorité en toute chose, leur prouver qu'elles n'ont qu'à gagner à notre contact, nous faire connaître, et partant nous faire estimer, puis aimer, tel est le but que nous devons poursuivre, que nous attein-

drons facilement, pour peu que nous voulions nous en donner la peine. Le médecin se trouve, tout naturellement, désigné pour une semblable mission, qui rentre bien dans le cadre habituel de ses devoirs. Appelé, dans quelque milieu qu'il exerce, à soulager les maux de ses semblables, il est plus à même que quiconque d'impressionner favorablement les grands enfants que sont les Touareg. Et, pour ce faire, les moyens d'action sont nombreux, qui s'offrent à lui, dans le domaine de la thérapeutique journalière.

Déjà, en Europe, le médecin est souvent le confident de ceux qui souffrent. Au sein de ces populations indigènes, plus proches de la nature, son influence devient plus grande encore. En faisant du bien autour de lui, en soulageant les misères, il fait connaître et aimer la France et, par là, favorise sa pénétration pacifique dans les milieux indigènes.

Nous avons déjà dit que les Touareg recherchaient nos soins, appréciaient nos médicaments. Entre le sorcier local et le sorcier français, ils n'ont pas hésité longtemps. Outre la supériorité incontestable de ce dernier, ils ont surtout apprécié son désintéressement, sa patience, sa générosité qui se dépensait auprès des pauvres aussi bien qu'auprès des riches. La curiosité, puis la sympathie pour un médecin si différent du leur, triomphèrent bientôt de la méfiance atavique que les populations indigènes gardent à l'égard de l'étranger. Et nous pouvons affirmer que le médecin trouve partout accueil empressé au Hoggar. « Tu es le seul Français, nous disait-on, qui ne nous demande jamais rien, et qui nous donne toujours quelque chose. » Et c'était vrai. Quand les Français

arrivent quelque part, en effet, c'est : ou pour faire rentrer l'impôt ou pour réquisitionner vivres et animaux de convoi. Comme médecin, nous n'avions à nous occuper que de soigner ceux qui le voulaient bien. Et les Touareg avaient vite vu que « nous n'étions pas un Français comme les autres ».

Le rôle du médecin, il est vrai, sera des plus modestes, dans les débuts surtout, obligé qu'il est de se contenter d'accompagner les colonnes, dans un pays qui, pour le moment, est rien moins que sûr. Et c'est à mesure que le « Commandement » occupe le pays conquis, qu'il peut lui-même étendre, peu à peu, son action médicale. Il ne s'agit pas, d'ailleurs, de faire, au Hoggar, ce que l'on pourrait appeler de la... grande médecine ou de la grande chirurgie, si nous pouvons ainsi dire. La médecine doit être considérée, dans le cas qui nous intéresse, non comme une fin, mais comme un moyen. Il ne faut pas lui demander plus qu'elle ne saurait donner, dans les conditions et le milieu où on est appelé à l'exercer, et envisager les résultats à un point de vue exclusivement médical. Il faut avoir des visées plus générales et plus hautes.

Nous ne sommes encore qu'aux fondations. L'édifice viendra plus tard et sera d'autant plus solide que nos débuts auront été plus heureux. Actuellement nous ne pouvons, nous ne devons faire autre chose qu'une médication purement symptomatique. C'est le résultat immédiat qu'il convient de rechercher. Cela n'est pas toujours possible ; mais nous pouvons trouver, cependant, dans notre pharmacie, heureusement assez riche, de quoi faire dormir celui-ci, soulager les douleurs de celui-là, calmer la toux de tel autre, etc... Le bien qu'on peut réaliser, les

soulagements qu'on peut apporter, avec de faibles ressources, sont incalculables, quand on a vu combien le nombre de malades est considérable, et combien les maladies sont peu variées.

Il n'en faut pas davantage pour frapper l'imagination de ces gens naïfs, nous acquérir, par les services rendus, des droits à la reconnaissance de nos braves Touareg, chaque jour plus... apprivoisés.

C'est profondément imbu de ces idées, ayant une foi absolue dans le succès, que nous avons institué nos *Consultations médicales* au Hoggar. Nous trouvions d'ailleurs les Touareg assez intéressants, assez sympathiques, pour avoir plaisir à travailler avec eux. Et nous pensons, pour notre part, que leur assimilation, peut-être moins lente qu'on ne le croit généralement, sera certainement plus rapide et surtout plus complète que celle des Arabes avec lesquels on a, trop souvent, tendance à les confondre.

Il n'est pas possible, évidemment, d'anéantir, de faire s'écrouler, d'un seul coup, la forteresse de l'ignorance. La force d'inertie, la routine, les préjugés sont des obstacles bien considérables à tourner. Et, en pareille matière, il est sage de ne pas vouloir réaliser trop de progrès à la fois. Il y a là comme une irréductible *barrière de sottise*, à laquelle se heurte la tentative de ceux qui apportent le progrès. Bien plus, nous dirons que l'effort, ici, se trouve quelque peu arrêté, paralysé presque, dans une certaine mesure, par des circonstances ethnologiques, et surtout une mentalité spéciale qui fait aux Touareg la conscience obstinée et aveugle de leur supériorité et nous explique d'où peut provenir l'orgueil étrange de ces simples.

C'est en s'attachant à reconnaître chacune des pièces de cette masse bardée d'entêtement stupide, d'obstination, d'indifférence aussi, qu'on pourra, patiemment, pierre par pierre pour ainsi dire, désagréger peu à peu ce monument des autres âges. A chaque petite victoire de la science correspond l'effondrement d'une vieille erreur ; à chaque progrès qui s'affirme, c'est un préjugé qui sombre. La substitution est lente, mais sûre. Duel quotidien que le médecin doit soutenir contre l'ennemi, en l'espèce le sorcier. Lutte intéressante parce que lutte féconde où l'on s'enthousiasme pour le bien que l'on fait, où l'on s'enorgueillit, d'autant plus, de ses obscures victoires, qu'elles sont plus difficiles.

Mais pour cela, il faut au médecin, en dehors de sa valeur technique, des qualités spéciales de tact, de compréhension. Et surtout, il faut qu'il soit convaincu de l'importance, de la grandeur du rôle qu'il est appelé à jouer. Médecin avant tout, il doit faire par le don continu de son savoir, de son expérience, le réconfort des humbles, des malades, des malheureux. Son zèle doit s'augmenter à la pensée que sera davantage aimée et admirée la France, parce que lui-même se sera fait aimer de ces farouches Touareg, plus méfiants encore d'être ignorants, et que les sorciers nous disputent, pour les soustraire à l'influence salutaire de l'instruction, de la science, du progrès.

Patience, douceur, bonté, voilà trois qualités essentielles du médecin, partout, pensons-nous, au Hoggar plus que partout ailleurs. Le *toubib* doit savoir que le sourire bienveillant, qui accompagne les conseils et les remèdes, leur donne plus d'efficacité, plus de prix. Les Touareg ne vien-

dront à lui que s'ils sont sûrs d'être bien accueillis. Il pourra ainsi, en recevant des... clients, chaque jour plus nombreux, et qui ne craindront pas de revenir, nous acquérir des multitudes, momentanément hostiles à notre influence et, pour cause. Elles n'en comprennent pas la douceur civilisatrice, et des ennemis cherchent, sournoisement, à travestir nos projets, à calomnier nos intentions.

En résumé, la question de l'assistance médicale, chez les Touareg du Hoggar, a une portée plus haute qu'il ne paraît à première vue. Elle est intéressante au double point de vue de l'humanité et de la politique indigène.

Il est contraire au génie de la France, à sa généreuse initiative, d'arriver chez un peuple, aussi misérable que les Touareg, et de ne rien tenter pour atténuer ses souffrances. Si l'assistance médicale est le seul bienfait dont ils puissent profiter, pour le moment du moins, il ne faut pas oublier qu'elle constitue un puissant moyen, le meilleur peut-être, de les rapprocher de nous. Elle peut être placée sur le même pied que l'instruction. La seule différence est que cette dernière constitue un placement à longue échéance, tandis que l'assistance représente un placement à rendement immédiat.

Il ne suffit pas d'envoyer, au Hoggar, des soldats, d'y percevoir l'impôt, il faut y créer des écoles et surtout des infirmeries. Voilà la véritable pénétration pacifique, celle que nous devons accomplir jusqu'au bout et qui est dans la tradition de la France.

CONCLUSION

Au Hoggar, la nature, --- qu'on qualifie volontiers d'immuable, — paraît avoir subi plus de modifications, à travers les siècles, que l'homme, — cet être pourtant instable et mobile, — que les mœurs du pays, que la psychologie de ses habitants, dont la manière d'être paraît être cristallisée, depuis plusieurs siècles.

C'est ainsi, — si on se reporte aux relations des anciens voyageurs, si l'on en croit les vieux indigènes eux-mêmes, — que le sol, le climat, qui se sont modifiés, avec le temps, ne permettent plus, aujourd'hui, des cultures autrefois florissantes. Or, tandis que cette lente évolution s'est accomplie dans le milieu qui s'est adapté à de nouvelles exigences climatériques, le Targui, lui, n'a pas évolué parallèlement aux progrès des autres peuples. Les siècles ont passé sur les Touareg sans presque les modifier, sans les troubler dans leur archaïsme réfractaire ; le décor s'est transformé, l'homme est resté figé.

Ce peuple fermé qui vit, en marge des autres, ce peuple hermétique souffre pourtant de sa misère, mais repousse le secours des étrangers, par obstination de fanatiques ; et les Touareg Hoggar végètent, pour ainsi dire, à huis-clos dans un entêtement fait d'orgueil et de dédain. Mais cette imperméabilité ne peut être éternelle. Aussi

peu plastique que soit la mentalité du Targui, la civilisation et la science finiront, tout de même, par l'impressionner, par le pénétrer. Et il subira, en attendant qu'il y participe de bonne grâce, cette correction psychologique.

L'aménokal, Moussa-Ag-Amastane, se rendant compte que l'ère des rezzous sera bientôt close, et pour toujours, s'aperçoit qu'il faudra demander à la terre les moyens de subsistance que les *courses* procuraient anciennement. Aussi a-t-il fait creuser une *foggara* et planter des jardins à Endid. Son exemple a été suivi par beaucoup d'autres nobles.

Il y a là un fait qui démontre bien l'évolution qui commence à se produire chez les Touareg, et l'heure paraît avoir sonné, où l'on peut songer à la réédification de cette société Targuia sur les bases du progrès moderne. Nous avons pensé pouvoir y apporter notre contribution en dénonçant ceux qui s'obstinent au maintien de l'ordre des choses établi, nous disons les sorciers. Le sorcier est vraiment roi au Hoggar ; nous devons, avant tout, combattre son influence, ruiner son prestige, et rien ne sera fait pour la pacification du pays, tant que nous ne l'aurons pas détrôné.

Mais le sorcier n'est vraiment tout-puissant que parce que : guérisseur. Imbus de préjugés, dont nous avons essayé de donner un aperçu, fervents de sorcellerie, les Touareg sont, en effet, à la merci de leurs *rebouteux* qui exploitent leur crédulité. A ces charlatans, opposons un médecin, et il aura vite fait de les supplanter auprès de leurs... clients.

La curiosité et la sympathie pour le nouveau... *guéris-*

seur, vite appréciée, triompheront bientôt de la méfiance atavique des Touareg à l'égard de l'étranger. Et le médecin, dont on apprécie et les soins et la générosité, qui se dépense aussi bien auprès des pauvres qu'auprès des riches, acquiert un prestige qui grandit chaque jour davantage, au grand dam du sorcier local qui voit, avec ses fidèles, diminuer le plus clair de ses revenus.

Le médecin, au Hoggar, devient ainsi une sorte d'apôtre dont l'influence bienfaisante se développe par la médecine. Nous la croyons, pour la pacification du pays, bien plus efficace que nos perfectionnements matériels dont l'existence de ces nomades pourrait continuer à faire fi, sans rien perdre pour cela, au contraire.

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,

Etienne MARTIN.

Vu :

LE DOYEN,

L. HUGOUNENQ.

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 19 novembre 1920,

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,

P. JOUBIN.

LYON
IMPRIMERIE EXPRESS
RUE DE LA CHARITÉ
46

